I

22

LA PETITE
FONCTIONNAIRE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Qui perd gagne.
Monsieur veut rire.
Faux départ, illustré par L. Cappiello.
Années d'aventures, illustré par Hermann-Paul.

THÉATRE

Brignol et sa fille, comédie en trois actes.
Rosine, pièce en quatre actes.
Innocent, comédie en trois actes (avec Alphonse Allais).
Petites folles, comédie en trois actes.
Mon tailleur, comédie en un acte.
Les Maris de Léontine, comédie en trois actes.
Mariage bourgeois, pièce en quatre actes.
La Bourse ou la Vie, pièce en quatre actes et cinq tableau
La Veine, comédie en quatre actes.
Les Deux Ecoles, comédie en quatre actes.
L'Adversaire, comédie en quatre actes (avec Emmanuel Arèn
La Châtelaine, comédie en quatre actes.
La Petite fonctionnaire, comédie en trois actes.

Sous presse

Le Beau jeune homme, comédie en cinq actes.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 *exemplaires numérotés sur papier du Japon*

ALFRED CAPUS

LA PETITE FONCTIONNAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
sur le Théâtre des Nouveautés, le 25 Avril 1901.

DEUXIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

PERSONNAGES

	MM.
LEBARDIN	GERMAIN.
PAGENEL	COLOMBEY.
LE VICOMTE	TORIN.
LE DOCTEUR	MARCEL SIMON.
RONJE	LORIN.
UN SOLDAT	MILO.
LE MESSAGER	MIAH.
AUGUSTE	RENÉ GRAVIER, FILS.
CÉLESTIN	PROSPER
UN MONSIEUR	MAURICE LECOMTE.
	Mmes
SUZANNE BOREL	THOMASSIN.
MADAME LEBARDIN	ROSINE MAUREL.
HERMANCE	DICKSONN.
MADAME HERBELIN	JENNY ROSE.
RIRI	DORIEL.
MARGUERITE (Mme Pagenel)	GONDY.
DELPHINE	FÉLYNE.
UNE FEMME DE CHAMBRE	MÉREY.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. BUARINI, régisseur du Théâtre des Nouveautés.

LA PETITE
FONCTIONNAIRE

ACTE PREMIER

A PRESSIGNY-SUR-LOIRE, CHEZ LEBARDIN

La scène représente un salon de province.

SCÈNE PREMIÈRE

PAGENEL, LEBARDIN

Au lever du rideau, Pagenel prend Lebardin par les épaules et le retourne vers lui vigoureusement, pour regarder sa figure. Pagenel doit être élégant, d'allure jeune, rasé de frais; Lebardin, au contraire, doit avoir une

barbe de huit jours, et être habillé d'une longue redingote démodée, allure traînante, œil morne.

LEBARDIN

Laisse-moi tranquille!

PAGENEL

Je te demande un peu si tu as l'air d'un homme de quarante-cinq ans?

LEBARDIN

De qui ai-je donc l'air?

PAGENEL

Tu as l'air d'un vieux monsieur. Et je dis quarante-cinq ans, tu ne les as même pas.

LEBARDIN

Tu crois?

PAGENEL

Tu ne te rappelles plus ton âge, maintenant?

LEBARDIN, haussant les épaules.

Quel intérêt ça a-t-il?

PAGENEL

Mais regarde-moi donc, nom d'un chien! Et j'ai un an de plus que toi!

LEBARDIN

Tu es très bien. Ça durera ce que ça durera, mais en ce moment tu es très bien.

PAGENEL

Je prétends qu'aujourd'hui un homme de quarante-cinq ans est un jeune homme, ou en tout cas, un homme encore jeune. Mais c'est un âge admirable, quarante-cinq ans! c'est l'âge par excellence! A quarante-cinq ans, on peut épouser une jeune fille de dix-huit ans, aussi bien qu'une femme de vingt-cinq, de trente ou de quarante ans. On peut épouser n'importe qui. On peut

être aimé pour soi-même, et on peut également donner de l'argent aux femmes, sans être ridicule. Et on peut encore, si on est marié, comme nous le sommes, tromper sa femme sans être odieux. Toutes les joies de la vie sont à la disposition de l'homme de quarante-cinq ans. Ah ! mon ami, quel bel âge! Et quand je pense que je ne l'aurai peut-être plus dans sept ou huit ans!

LEBARDIN

Dans sept ou huit ans! où serons-nous, mon Dieu, où serons-nous?

PAGENEL

Mais tu n'as donc plus de nerfs, plus d'imagination? La vie que tu mènes te suffit donc?

LEBARDIN

Parfaitement.

PAGENEL

Tu ne demandes pas autre chose que de

faire ta partie de billard tous les dimanches avec moi et le docteur?

LEBARDIN

Tout juste.

PAGENEL

Quand tu es au courant de tous les petits potins de Pressigny-sur-Loire, notre belle cité, il ne te manque plus rien? Ta curiosité est satisfaite?

LEBARDIN, *avec amertume.*

Qu'est-ce qu'un homme peut souhaiter de plus? Justement Pressigny, cette année, est en pleine effervescence. On n'a pas une minute à soi. Est-ce que Madame Lureau, qui est veuve depuis deux ans, va épouser le vicomte de Samblin, qui ainsi se mésallierait? ou bien va-t-elle préférer le jeune docteur Henri Bigois? C'est palpitant. Est-ce qu'on va enfin changer la receveuse des postes, la mère Broquet, qui est complètement sourde et qui,

d'ailleurs, n'est jamais à son bureau? Et combien d'autres histoires du plus haut intérêt! On a une émotion tous les jours, on a la fièvre... Quelle existence... mon ami, quelle existence admirable nous avons, au contraire! De quoi te plains-tu?

PAGENEL

Tranchons le mot : tu t'ennuies follement!

LEBARDIN, changeant de ton.

Tu peux le dire que je m'ennuie... Je m'ennuie d'une façon tellement exceptionnelle que ça devient presque une distraction.

PAGENEL

Secoue-toi, morbleu!

LEBARDIN

Que veux-tu que je fasse? La noce, comme toi! Ça ne m'amuserait pas. L'idée de tromper ma femme avec des cocottes me répugne ab-

solument!... Je n'ai jamais aimé les cocottes, d'ailleurs.

PAGENEL

Raison de plus pour commencer.

LEBARDIN

Non, je préfère jouer au billard. Décidément, allons jouer au billard.

PAGENEL

Te rappelles-tu l'époque où nous songions à devenir des maîtres du barreau en faisant notre droit à Paris?

LEBARDIN

Et nous nous sommes résignés à être de grands propriétaires fonciers à Pressigny-sur-Loire.

PAGENEL

C'est plus sûr. N'importe, nous avons fait en ce temps-là quelques joyeuses débauches!

(Riant.) Ah! ah! et Louisette, te rappelles-tu Louisette?

LEBARDIN

Tais-toi, je t'en prie. Ne me parle jamais de Louisette!

PAGENEL

Ah! ah! je ne peux pas m'empêcher de rire. Étais-tu assez pincé?

LEBARDIN

Je t'en supplie, ne m'en parle plus... tu as cette manie...

PAGENEL

Après vingt ans!...

LEBARDIN

Oui, après vingt ans, je ne peux pas penser à cette histoire-là sans être agacé, presque furieux. Ah! la satanée petite femme... Elle était modiste, boulevard Saint-Michel.

PAGENEL

Oui... oui...

LEBARDIN

Un jour, en passant devant le magasin, tu étais avec moi... je l'aperçois à travers la vitre. Je m'arrête brusquement. Elle me regarde, elle sourit. En trois secondes, tu entends, pas une de plus, en trois secondes j'étais pris! Elle me tenait, elle pouvait faire de moi ce qu'elle voulait!

PAGENEL

Le classique coup de foudre... Tu étais pour blondes à cette époque... pour blondes avec l'air candide et virginal.

LEBARDIN

Le soir même, nous l'attendions à la sortie, — c'est toi qui me fais raconter cette histoire-là, c'est idiot, — je l'invite à dîner.

PAGENEL

Elle accepte immédiatement.

LEBARDIN

Après dîner, tu nous laisses seuls... Je la reconduis jusque chez elle; seulement à la porte, elle me dit : « Je ne peux pas ce soir; ce soir, mon amant est là. » Et elle n'a voulu ni ce soir là, ni le lendemain, ni les jours suivants! A chaque instant, nous dînions ensemble, mais ça n'allait jamais plus loin. Elle changeait d'amant tous les quinze jours; elle prenait n'importe qui; moi, jamais, jamais, jamais! J'avais beau lui dire : « Mais, nom d'un chien, puisque vous changez d'amant tout le temps, pourquoi pas moi autant qu'un autre? » Elle me répondait : « Vous, je vous aime bien, on est bons camarades, mais le reste, je ne le pourrais pas. » Ça a duré dix-huit mois, mon ami, dix-huit mois, et ça a beau être fini depuis vingt ans; j'ai beau être sûr que Louisette est aujour-

d'hui une vieille dame, eh bien ! il me reste encore un petit regret d'être le seul étudiant en droit peut-être de ma génération qui n'ait pas été son amant. Et que le diable t'emporte de me l'avoir rappelé !

(Entrent Madame Lebardin et Marguerite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME LEBARDIN, MARGUERITE

MARGUERITE

Et cette partie de billard ?

PAGENEL

Nous commençons, ma chère.

MADAME LEBARDIN, à Lebardin.

Il arrive une chose très ennuyeuse.

LEBARDIN

Laquelle ?

MADAME LEBARDIN

C'est l'ouverture de la chasse aujourd'hui, n'est-ce pas ?

LEBARDIN

Je le sais.

MADAME LEBARDIN

Eh bien ! nous n'avons pas de gibier.

LEBARDIN

C'est trop fort !

MADAME LEBARDIN

On a couru partout... La cuisinière était dehors à six heures du matin.

LEBARDIN

Il fallait vous y prendre dès hier. Je l'ai dit

cent fois. On ne trouve jamais de gibier le jour de l'ouverture de la chasse, mais la veille on en a tant qu'on veut. C'est insupportable à la fin.

MADAME LEBARDIN

Ne te fâche pas.

LEBARDIN

Combien sommes-nous à dîner?

MADAME LEBARDIN

Nous quatre, le vicomte de Samblin, qui m'a fait l'honneur d'accepter, le docteur et Hermance.

LEBARDIN

Le vicomte qui adore le lièvre à la royale!

MADAME LEBARDIN

Il en aura peut-être tué un et il nous l'apportera. Et puis nous avons encore de l'espoir. J'attends tout à l'heure le père Fouat,

le braconnier de la sous-préfecture. Enfin, on s'arrangera... As-tu écrit aux Blanchet ?

LEBARDIN

Allons, bon ! encore cette scie.

MADAME LEBARDIN

Mais non, mon ami...

LEBARDIN

C'est agaçant. Tu me demandes tous les dimanches, depuis un temps immémorial : as-tu écrit aux Blanchet ?

MADAME LEBARDIN

Tu ne leur écris jamais. De vieux amis à toi, qui habitent Paris.

LEBARDIN

Voilà des années que nous ne sommes plus en rapport. Ce serait absurde de leur écrire ;

maintenant, il est trop tard. Je n'ai plus rien à leur dire.

MADAME LEBARDIN

Comme tu voudras... Plus qu'un mot, puisque tu es de si mauvaise humeur, aujourd'hui : ta jaquette neuve est arrivée.

LEBARDIN

Ça m'est égal.

MADAME LEBARDIN

Elle est dans ta chambre. Tu me feras le plaisir de la mettre pour dîner et d'enlever cette vieille redingote.

LEBARDIN

Cette redingote est très bien, n'insiste pas. Allons faire notre partie de billard, Pagenel.

PAGENEL, qui cause à sa femme.

Oui, je t'expliquerai.

MARGUERITE

Vous voulez me faire croire que vous avez encore affaire à Paris, cette semaine?

PAGENEL

Je t'expliquerai...

MARGUERITE

Nous verrons cette belle explication... Allez jouer au billard, en attendant.

(Sortent Pagenel et Lebardin, à droite.)

SCÈNE III

MADAME LEBARDIN, MARGUERITE

MARGUERITE

Nous verrons, mon petit ami, nous verrons.

MADAME LEBARDIN

Vous voilà dans tous vos états, parce que votre mari vous quitte vingt-quatre heures.

MARGUERITE

Il va à Paris, et je sais ce qu'il va y faire, à Paris, tous les mois.

MADAME LEBARDIN

Quelle folie !

MARGUERITE

Et il choisit des prétextes d'un bête !

MADAME LEBARDIN

Il vous a dit qu'il faisait des démarches pour obtenir le Mérite agricole. C'est bien naturel, un grand propriétaire foncier...

MARGUERITE

Qui a cent mille francs de rentes. Quand on

a cent mille francs de rentes, on ne demande pas le Mérite agricole, on demande la Légion d'honneur. Je vous dis qu'il va à Paris faire la noce. Ce qui me console, c'est que ça ne durera pas, d'après ce que dit le docteur. Il commence à être couvert de rhumatismes.

MADAME LEBARDIN

Votre mari?

MARGUERITE

Mon mari, avec sa mine réjouie. Il a le dos et les reins très menacés... et l'articulation du genou...

MADAME LEBARDIN

Encore une ou deux articulations et nous le tenons. Vous avez tort de vous plaindre de votre mari, ma chère. C'est un homme délicieux, d'une bonne humeur continuelle.

MARGUERITE

La bonne humeur inséparable de la mau-

vaise conduite. Les maris fidèles ne sont pas si gais que ça. Est-ce que votre mari est gai ?

MADAME LEBARDIN

Ça !

MARGUERITE

Il n'est pas gai, il est même grognon.

MADAME LEBARDIN

Mélancolique.

MARGUERITE

La mélancolie de l'homme qui n'a rien à se reprocher.

(Entre Madame Herbelin.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME HERBELIN

MADAME HERBELIN

Je parie que je sais de quoi vous parlez ?

MARGUERITE

Voyons?

MADAME HERBELIN

Vous parlez de la nouvelle receveuse des postes.

MARGUERITE

Pas du tout.

MADAME HERBELIN

Ça métonne; on ne parle que d'elle depuis hier au soir.

MADAME LEBARDIN

Madame Broquet est donc remplacée? Ce n'est pas trop tôt. On se plaignait de partout.

MADAME HERBELIN

Et vous savez par qui elle est remplacée? Par une petite Parisienne de vingt-cinq à vingt-six ans... Blonde, plutôt jolie, et mise,

je ne vous dis que ça, ma chère ! il n'y a pas une jeune fille dans tout Pressigny habillée comme ça... C'est inouï... elle a emménagé hier matin ; elle s'est installée dans l'appartement de Madame Broquet, et je vais vous dire une chose admirable !... elle a un piano, ma chère. Une receveuse des postes qui a un piano ! Il paraît aussi qu'elle dessine et qu'elle connaît tous les arts d'agréments. Je l'ai rencontrée dans la grand'rue, elle a l'air d'une petite effrontée ; elle m'a regardée comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie ! Ah ! nous vivons à une drôle d'époque. Eh bien ! qu'est ce que vous dites de tout ça ?

MADAME LEBARDIN

Ça ne me paraît pas bien extraordinaire. Pourvu qu'elle fasse son service.

MADAME HERBELIN

Je crois qu'elle fera tout ce qu'on voudra, si vous voulez mon opinion.

MADAME LEBARDIN

Oh !

MADAME HERBELIN

Rappelez-vous ce que je vous dis... Le docteur et Hermance ne sont pas encore arrivés ?

MADAME LEBARDIN

Pas encore, je les attends.

MADAME HERBELIN

Ils ne tarderont pas... C'est lui qui épouse, décidément ?

MADAME LEBARDIN

Croyez-vous ?

MADAME HERBELIN

Hermance aimerait peut-être mieux être vicomtesse. Mais je crois que ça ne s'arrange

pas très bien du côté de la famille du vicomte... Enfin, qui vivra verra. Les voici.

(Entrent Hermance et le Docteur.)

SCÈNE V

LES MÊMES, HERMANCE, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

Mesdames...

HERMANCE

Bonjour tout le monde. (A Madame Herbelin.) Chère amie, je vous ai vue tout à l'heure... pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtée?

MADAME HERBELIN

Vous paraissiez en grande conversation.

HERMANCE

Oh! le docteur me faisait la cour. Vous ne m'auriez pas dérangée du tout.

MADAME HERBELIN

C'est lui, alors?

HERMANCE

Je ne pense pas, mais enfin tout est possible.

LE DOCTEUR

Ah!

MADAME HERBELIN

Quand vous décidez-vous? On attend avec impatience.

HERMANCE

Je ne suis pas pressée.

MADAME LEBARDIN, regardant la pendule.

Moi, je suis pressée... Je vais voir si j'ai mon lièvre; le père Fouat doit être arrivé; venez, ma chère, et laissons ces jeunes gens.

MARGUERITE

Allons voir si vous avez votre lièvre.

HERMANCE, à Madame Herbelin.

Au revoir, chère amie.

MADAME LEBARDIN

Docteur, vous trouverez mon mari au billard.

(Sortent Marguerite, Madame Lebardin, Madame Herbelin.)

MADAME HERBELIN, en sortant.

Oui, ma chère, elle a un piano!

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, HERMANCE

LE DOCTEUR

Eh bien ! vous voyez, tout le monde croit à notre mariage. Vous êtes d'une coquetterie infernale... M'épousez-vous, oui ou non?

HERMANCE

Comment vous appelez-vous ?

LE DOCTEUR

Vous vous moquez de moi, dites-le tout de suite.

HERMANCE

Comment vous appelez-vous?

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

Henri Bigois, docteur en médecine.

HERMANCE

Oui. Moi, je m'appelle Hermance Liseuil de mon nom de jeune fille ; je suis veuve de Monsieur Lureau. Eh bien ! si je vous épousais, je m'appellerais Madame Bigois, au lieu de m'appeler Madame Lureau. Ce n'est vraiment pas la peine de se marier pour ça.

LE DOCTEUR

On ne se marie pas que pour ça. Vous préférez vous appeler Madame la vicomtesse de Samblin ?

HERMANCE

Eh ! Je ne vous le cache pas.

LE DOCTEUR

Et pourtant, c'est moi que vous aimez, vous me l'avez dit.

HERMANCE

Et vous, m'aimez-vous ?

LE DOCTEUR

Je vous adore, vous le savez bien.

HERMANCE

Ce n'est pas commode à arranger, cette affaire-là.

LE DOCTEUR

Hum! ce serait commode si vous y mettiez un peu de bonne volonté.

HERMANCE

C'est-à-dire?

LE DOCTEUR

Mariez-vous avec le vicomte, puisque vous y tenez, mais aimez-moi, moi.

HERMANCE

Voilà une impertinence!

LE DOCTEUR

C'est le langage de l'amour, du véritable amour. Qu'est-ce que je demande ? c'est vous ! Je me moque du mariage, je ne tiens qu'à vous, qu'à votre petite personne que j'adore. Prenez un mari dans la noblesse, ça m'est bien égal, pourvu que vous preniez un amant dans la bourgeoisie.

(Entre Suzanne.

SCÈNE VII

SUZANNE, HERMANCE, LE DOCTEUR, CÉLESTIN

CÉLESTIN, ouvrant la porte.

Donnez-vous la peine d'entrer, Mademoiselle. Vous allez voir Monsieur Lebardin tout de suite.

HERMANCE, se retournant.

Mais, c'est Suzanne !

SUZANNE

Hermance.

HERMANCE, se jetant à son cou.

Oh ! que je suis contente, ma chérie ! Eh bien ! en voilà une surprise !

LE DOCTEUR

Je vous laisse, chère Madame.

HERMANCE

Oui, oui, à tout à l'heure...

(Sort le Docteur.

SCÈNE VIII

SUZANNE, HERMANCE

HERMANCE

Viens là près de moi!... Et tu es de passage à Pressigny?

SUZANNE

Je viens m'y fixer, au contraire.

HERMANCE

Quelle chance! quelle chance! Y a-t-il longtemps, mon Dieu, qu'on ne s'étaient vues?

SUZANNE

Sept ou huit ans, depuis notre départ de la pension.

HERMANCE

Et sans nouvelles l'une de l'autre! Ah! on

a beau jurer de s'écrire régulièrement. On s'écrit deux ou trois fois pour commencer, et puis on n'a plus le temps, on aurait trop à se dire.

SUZANNE

J'ai su ton mariage... voilà tout.

HERMANCE

Je t'avais envoyé une lettre. D'ailleurs, je suis veuve, tu sais?

SUZANNE

Mais non, je ne savais pas, ma pauvre Hermance.

HERMANCE

Oh! Ça ne fait rien. J'en ai pris mon parti... Quand on est jeune fille, on se fait beaucoup d'illusions sur le mariage ; on s'en fait encore plus sur le veuvage. Ça n'a aucune importance. Mon mari est mort à Pressigny, où il avait une propriété; j'y suis restée, j'ai

pris goût à la vie de province, j'ai fait des relations superbes. Il y a ici une société très aristocratique et très agréable, tu verras : je te présenterai partout, parce qu'on ne va plus se quitter, naturellement. Enfin, bientôt, je t'annoncerai une grande nouvelle ; en ce moment, je ne peux pas, rien n'est décidé.

SUZANNE

Ah !

HERMANCE

Je vais te le dire tout de même, je crois que je vais me remarier... un mariage magnifique, inespéré, auprès duquel mon premier n'aura été qu'un essai, qu'un faible essai. D'ailleurs tu as dû le remarquer, à notre époque, on ne se marie jamais très bien du premier coup. Il faut s'y reprendre.

SUZANNE

Mes compliments.

HERMANCE

Je te donnerai des détails demain à déjeuner. Tu déjeunes à la maison, c'est entendu. Ah ! maintenant, j'ai assez parlé de moi, parlons un peu de toi. Qu'est-ce que tu es devenue ? Tu n'es pas mariée, évidemment, je l'aurais appris. Ta tante vit toujours?

SUZANNE

Dieu merci !

HERMANCE

Et vous êtes venues habiter Pressigny toutes les deux. Tu me vois ravie, ma petite Suzanne, ravie !

SUZANNE

Mais non, je suis venue seule.

HERMANCE

Comment ?

SUZANNE

Ma tante ne m'a pas accompagnée, elle est trop âgée. Quand j'ai été nommée à Pressigny, je me suis décidée à vivre seule.

HERMANCE

Nommée? nommée... Quoi!

SUZANNE

Receveuse.

HERMANCE

Receveuse? Qu'est-ce que c'est?

SUZANNE

Receveuse des postes.

HERMANCE

Par exemple!... Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

SUZANNE

Mais si, Pressigny est une seconde classe, c'est un très joli avancement que j'ai eu.

HERMANCE

Ah! bien! si je m'attendais... Alors, c'est toi qui va succéder à Madame Broquet?

SUZANNE

Parfaitement. C'est à moi que tu devras t'adresser lorsque tu voudras envoyer une dépêche ou quand tu auras besoin de timbres-poste. Et je ne te ferai jamais attendre au guichet; tu sais, tu auras un tour de faveur...

HERMANCE

Mais, c'est épouvantable, ce que tu me racontes-là! Comment ce malheur t'est-il arrivé?

SUZANNE

Quel malheur?

HERMANCE

Enfin, comment es-tu tombée dans une pareille situation?...

SUZANNE

Mais elle est très gentille, ma situation?

HERMANCE

Ta famille a donc été ruinée?

SUZANNE

Mais pas du tout.

HERMANCE

Alors, je ne comprends pas.

SUZANNE

Elle n'a pas été ruinée, ma famille, mais cela tient simplement à un détail, c'est qu'elle n'avait pas de fortune.

HERMANCE

Incroyable!

SUZANNE

Je t'assure qu'il est très facile de n'avoir pas de fortune, c'est même plus facile que d'en avoir.

HERMANCE

Je te demande pardon de toutes ces questions-là, mais je suis si étonnée... Quand on est petite, on ne se rend pas compte des choses, n'est-ce pas? des différences de positions... On s'imagine qu'on va mener toutes la même vie; se retrouver dans le monde. On ne sait rien. Alors, toi? quand nous avons quitté la pension, qu'est-ce que tu as fait?

SUZANNE

J'ai mis ma tête dans mes mains, comme ça... et je me suis mise à réfléchir. A la pension, j'avais bien réfléchi à l'histoire de France, à la botanique, à la géographie

Mais je n'avais pas réfléchi à la situation d'une jeune fille de dix-huit ans, qui n'a plus qu'une vieille tante et des ressources tellement précaires que ce n'était vraiment pas la peine d'en parler. Et je me suis demandé : en admettant que je vive seulement jusqu'à cinquante ans, qu'est-ce que je vais faire pendant tout ce temps-là? J'ai songé au mariage, naturellement, c'est toujours par là qu'on commence. Je me regardais dans les glaces, je me trouvais gentille, et j'attendais tous les matins qu'un jeune homme, beau comme le jour et riche comme Crésus, vienne se jeter à mes pieds et me supplier d'être sa femme. J'étais très décidée à lui accorder cette faveur. Le jeune homme en question n'est pas venu et je m'en suis consolée en me disant qu'il n'existait peut-être pas.

HERMANCE

Personne ne t'a demandé ta main. Oh! c'est curieux.

SUZANNE

Personne. Mais je dois ajouter, pour être juste, que, sauf ma main, on m'a tout demandé. Cela m'a conduite à un autre ordre d'idées. Te rappelles-tu la petite Juliette Broc? ce qu'elle nous disait vers la fin : « Moi, mes enfants, si ma famille m'embête, je suis décidée à mal tourner. » Qu'est-ce qu'elle est donc devenue?

HERMANCE

Elle est entrée à l'Opéra-Comique.

SUZANNE

Un instant, j'ai pensé à elle et j'ai envisagé le cas où, par la force des choses, je serais amenée à mal tourner. Mais ces manières étaient bonnes autrefois. Aujourd'hui, Dieu merci! il y a d'autres moyens de s'en tirer. Alors, comme je ne pouvais pas tourner bien et comme je ne voulais pas mal tourner, je

me suis décidée à ne pas tourner du tout. J'ai passé des examens et je suis entrée carrément dans l'administration des postes, et si le beau jeune homme riche comme Crésus, veut faire ma connaissance, il sera obligé de venir acheter des timbres.

HERMANCE

Oh ! je crains que tu n'aies bien des désillusions ici.

SUZANNE

J'ai un bon caractère.

HERMANCE

Les provinciaux ne sont pas habitués à voir des jeunes filles de ton âge, jolies, élégantes, vivre toutes seules.

SUZANNE

Je ne peux pourtant pas prendre un amant pour les rassurer.

HERMANCE

Oh! tu seras accueillie avec une certaine méfiance, il faut t'y attendre.

SUZANNE

Bah !

HERMANCE

A Pressigny, on est médisant et très potinier.

SUZANNE

On inventera des histoires sur mon compte? Tant mieux, ça me fera une distraction. Et puis, vraiment, qu'est-ce qu'on pourra dire ? On me verra jouer du piano, dessiner, et de temps en temps, aller faire une promenade sur le bord de la rivière. Ce n'est pas ça qui alimentera beaucoup les potins. D'ailleurs, les gens ne sont pas aussi méchants qu'on le croit, et surtout ils ne sont pas méchants longtemps, parce que ça les fatiguerait. Ils me laisseront vite tranquille, d'autant plus

que je suis très gentille, tu sais, quand je veux!

HERMANCE, froidement.

Enfin, espérons que tout ça ne finira pas mal.

SUZANNE, la regardant.

Espérons-le.

HERMANCE

Moi, je t'avoue que je n'ai pas le même caractère que toi; s'il me fallait être mêlée à des histoires, je ne pourrais pas le supporter.

SUZANNE

Oh! rassure-toi. Tu ne seras pas mêlée à aucune histoire, du moins par ma faute.

HERMANCE

Oh! je n'en doute pas.

SUZANNE, avec intention.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'aller

raconter partout que nous avons été élevées ensemble.

HERMANCE

Evidemment... C'est une bonne idée...

SUZANNE

C'est une idée excellente.

HERMANCE

Cela ne nous empêchera pas de nous voir souvent.

SUZANNE

Oui, sinon souvent, du moins quelques fois. J'ai beaucoup de travail.

HERMANCE

On est donc très occupé dans les postes?

SUZANNE

Très. On n'a pas une minute à soi. Ainsi,

par exemple, tu m'as invitée à déjeuner demain, je crois?

HERMANCE

Il me semble... oui, que nous avons dit demain.

SUZANNE

Eh bien! demain, justement, j'ai rendez-vous avec l'inspecteur, à midi. Il restera au moins jusqu'à midi et demie. Et me vois-tu arrivant chez toi à midi et demie passé?... Tu dois déjeuner de très bonne heure?

HERMANCE

Oh! de très bonne heure.

SUZANNE

Tu vois. Je suis donc désolée de ne pas pouvoir accepter. Alors, c'est entendu, pas à demain!

HERMANCE

Ce sera pour un autre jour.

SUZANNE

Mais, certainement, j'y compte, un autre jour que nous fixerons plus tard.

HERMANCE

C'est ça. Maintenant, je te quitte, puisque tu as à parler à Monsieur Lebardin.

SUZANNE

Au revoir.

HERMANCE

Au revoir.

Elles se serrent la main froidement. Sort Hermance.

SCÈNE IX

SUZANNE seule, LEBARDIN, puis PAGENEL

SUZANNE, seule.

Cette pauvre Hermance... Ah ! si elle savait

ce que je m'en moque de sa société aristocratique.

(Entre Lebardin, à droite.)

LEBARDIN, presque sans regarder Suzanne.

Vous désirez, Madame?

SUZANNE

Voici, Monsieur... Je suis la nouvelle receveuse des postes.

LEBARDIN, de mauvaise humeur.

On a changé la mère Broquet, ce n'est pas malheureux.

SUZANNE, à part.

Il n'est pas poli, ce vieux bonhomme-là.

LEBARDIN

J'espère que ça ira mieux avec vous, parce qu'avec elle, ça devenait intolérable. (Il s'est approché de Suzanne, et la regarde bien en face au

moment où il prononce le mot intolérable. Il reprend machinalement.) Intolé... (Changeant de ton et très aimablement.) Donnez-vous la peine de vous asseoir.

SUZANNE

Merci.

LEBARDIN, subitement intéressé.

Je vous en prie, je vous en prie, donnez-vous la peine... (A part.) Louisette! Tout à fait Louisette! en beaucoup mieux. (Haut.) Êtes-vous bien assise, au moins, êtes-vous bien assise?

SUZANNE

Parfaitement. Voici ce qui m'amène...

LEBARDIN

Je vous écoute... Désirez-vous prendre quelque chose?

SUZANNE

Vous êtes trop aimable.

LEBARDIN

Vous n'avez besoin de rien?... Du sirop de groseilles ou une petite orangeade... plutôt... une petite orangeade...

SUZANNE

Mille fois trop bon... (A part.) Je m'étais trompée, il est très poli!

LEBARDIN

Alors, je vous écoute.

SUZANNE

J'allais vous dire, Monsieur, que plusieurs notables habitants de Pressigny, et vous entre autres, — vous êtes bien Monsieur Lebardin?

LEBARDIN

Oui, Madame.

SUZANNE, rectifiant.

Mademoiselle.

LEBARDIN

Mille pardons... je suis stupide de n'avoir pas deviné.

Il ne cesse de la regarder pendant tout le temps qu'elle parle et de la dévorer des yeux.)

SUZANNE

Ça ne fait rien... Vous avez adressé à Monsieur l'Inspecteur général une réclamation au sujet de Madame Broquet, la receveuse des postes qui était ici avant moi.

LEBARDIN

En effet, je m'y suis décidé... à la longue. Madame Broquet ne faisait pas son service... J'ajouterai qu'elle devenait insupportable... tandis que vous...

SUZANNE

Oui. Eh bien! cette réclamation signée de vous et de plusieurs de ces Messieurs est de

nature à lui faire le plus grand tort. Et je viens vous prier de la retirer, en vous promettant à l'avenir plus de régularité dans le service et, j'ose le dire, plus de complaisance.

LEBARDIN

Mais je crois bien que je vais la retirer. Mais tout ce que vous voudrez !

SUZANNE

Je n'attendais pas moins de vous en venant ici.

LEBARDIN

Tout ce qui vous fera plaisir, tout ce qui... (A part.) Mais qu'est-ce qui me prend, moi ?

SUZANNE

J'ai l'intention d'établir à Pressigny un certain nombre de réformes qui obtiendront, j'espère, l'approbation générale.

LEBARDIN, sous le charme.

Oui... oui...

SUZANNE

Par exemple, je...

LEBARDIN

C'est une bonne idée... voilà une bonne idée.

SUZANNE, souriant.

Mais vous ne savez pas encore.

LEBARDIN

Je devine, je devine. (A part.) Ce qui m'arrive est extraordinaire.

SUZANNE

Dorénavant, le dimanche, à Pressigny, on pourra expédier des télégrammes jusqu'à trois heures et demie au lieu de trois heures.

LEBARDIN

C'est admirable, admirable!

SUZANNE

Et même quand on arrivera à trois heures trente-cinq, je suppose...

LEBARDIN

On ne vous fermera pas la porte au nez comme faisait la mère Broquet.

SUZANNE

Tout juste.

LEBARDIN

Voilà ce que j'appelle une réforme.

SUZANNE

Il y en a d'autres. J'ai obtenu une seconde distribution pour les journaux.

LEBARDIN, pénétré d'admiration.

Une seconde distribution !

SUZANNE

Oui.

LEBARDIN

Magnifique... Magnifique !

(Il s'essuie le front et s'assied sur une chaise brusquement.)

SUZANNE

Qu'est-ce qu'il a ?... (Allant à Lebardin, très rouge.) Vous êtes souffrant ?

LEBARDIN

Non... non... au contraire. Je suis très heureux.

SUZANNE

Il est certain que Pressigny est assez important pour avoir droit à deux distributions.

LEBARDIN

C'est-à-dire que vous êtes trop bonne... Nous ne méritions pas...

SUZANNE

Alors je peux espérer que vous écrirez à Monsieur l'Inspecteur?

LEBARDIN

Quand le désirez-vous?

SUZANNE

Le plus tôt possible.

LEBARDIN

Je vais lui écrire immédiatement. Que dois-je lui dire?

SUZANNE

Ce que vous voudrez. Que vous vous êtes trompé... que vous avez exagéré. Que Madame

Broquet avait donné à la commune des preuves de dévouement pendant des années et que, par conséquent...

LEBARDIN

Enfin, le contraire de ce que j'ai dit?

SUZANNE

C'est ça.

LEBARDIN

Cela va être fait. Je vais vous donner ça... le temps d'aller écrire la lettre à mon bureau.

SUZANNE

Je l'enverrai chercher ce soir.

LEBARDIN

Non, non, vous allez l'attendre... Je veux que vous l'attendiez... j'y tiens absolument. (Apercevant Pagenel à l'embrasure de la baie. Entre Pagenel.) Monsieur Pagenel vous tiendra compagnie un moment... Justement, il a signé la

réclamation avec moi... il signera le contraire, je vous le promets.

SCÈNE X

LES MÊMES, PAGENEL

PAGENEL

Quelle réclamation?

LEBARDIN, voulant présenter Suzanne.

Mademoiselle... Mademoiselle...

SUZANNE

Suzanne Borel.

LEBARDIN, à part.

Suzanne!... (Haut, à Pagenel.) Notre nouvelle receveuse des postes.

PAGENEL

Très bien... très bien... enchanté, Mademoiselle.

LEBARDIN, passant près de Pagenel, et à part.

Ah! mon ami!

PAGENEL

Quoi?

LEBARDIN

Ah! mon ami!

PAGENEL

Mais quoi? quoi?

LEBARDIN

C'est l'œil surtout... la douceur exquise de l'œil.

PAGENEL, stupéfait.

Mais enfin?

LEBARDIN

Je te raconterai... je reviens dans un instant... (A Suzanne.) Attendez-moi... (A Pagenel.) Ah! mon ami!

(Il sort.)

SCÈNE XI

SUZANNE, PAGENEL, puis LE VICOMTE

PAGENEL

Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivée à Pressigny, Mademoiselle?

SUZANNE

Deux jours seulement.

PAGENEL

C'est une grande chance pour nous d'avoir à la place de cette bonne Madame Broquet, une personne aussi distinguée que vous.

SUZANNE

Oh ! Monsieur.

PAGENEL

Vous n'avez pas de relations ici?

SUZANNE

Je connais... (Se reprenant.) Non, aucune relation, aucune...

PAGENEL

Vous ne tarderez pas à en avoir. Monsieur et Madame Lebardin sont des gens charmants, qui se mettront tout de suite à votre disposition... et moi-même, ainsi que Madame Pagenel...

SUZANNE

Je vous remercie mille fois, Monsieur.

(La porte de gauche s'ouvre. — Le vicomte parle à Célestin dans l'embrasure.)

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE VICOMTE

LE VICOMTE, à Célestin, qu'on ne voit pas.

Eh! eh! Célestin... Vous l'avez, enfin, votre lièvre.

PAGENEL, à Suzanne.

Monsieur le vicomte de Samblin, un bon type.

LE VICOMTE

Je l'ai tué ce matin. Pan! pan! du deuxième coup. Je l'avais raté le premier... Et je vous l'apporte tout chaud! Ah! ah! je suis gentil?

VOIX DE CÉLESTIN

Monsieur le vicomte est bien aimable.

LE VICOMTE

Voilà comment je suis. *Il descend en scène.*

PAGENEL

Mon cher vicomte.

LE VICOMTE

Ah! ah! C'est vous, Pagenel... Tiens, une dame que je ne connais pas.

PAGENEL

Mon cher vicomte, permettez-moi de vous présenter Mademoiselle Borel, notre nouvelle receveuse.

LE VICOMTE, *la regardant.*

Ah! ah! la nouvelle receveuse... Voilà qui est parfait! Bonjour, Mademoiselle... *S'approchant.* Elle est charmante, tout à fait charmante. *Lui tapant sur les joues.* Bonnes joues, bien fraîches.

SUZANNE, se reculant.

Hé là, Monsieur le vicomte, hé là! (A part.) Il se croit encore au moyen âge, celui-là. .

PAGENEL, au vicomte, à part.

Voyons, mon cher vicomte.

LE VICOMTE

Qu'est-ce que j'ai donc fait?

PAGENEL

Vous l'avez froissée, parbleu !

LE VICOMTE

Je l'ai froissée?

PAGENEL

Dame... aussi...

LE VICOMTE

Nous allons réparer ça... (Haut.) Je vous ai

vexée hein?... Mademoiselle... Avouez que je vous ai vexée?

SUZANNE, très digne.

Vous ne m'avez pas vexée, vous m'avez surprise.

LE VICOMTE

Enfin! J'ai fait une gaffe... Si!... Si! je sens que j'ai fait une gaffe. J'en fais quelquefois, n'est-ce pas, Pagenel? Mais il faut me rendre cette justice, je m'en aperçois tout de suite après.

PAGENEL

Mademoiselle comprendra.

LE VICOMTE

Parfaitement, elle comprendra que je me suis trompé... et elle m'excusera... Hein! Mademoiselle, vous m'excusez?

SUZANNE, souriant.

Bien volontiers, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE

Je vous avais à peine regardée, figurez-vous... parbleu, en vous regardant... On devine bien que vous n'êtes pas quelqu'un dans le genre de la mère Broquet.

SUZANNE

Oh!

LE VICOMTE

Vous avez beau n'être qu'une simple receveuse des postes, on n'est pas long à voir que vous êtes une jeune fille très bien... Moi, je le vois maintenant. Je ne l'avais pas vu tout de suite. C'est une méprise.

SUZANNE

Une petite méprise, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE

Tout change, morbleu! tout change! Je le disais encore l'autre jour à ma tante la douai-

rière : « Il y a de grands changements qui se préparent dans la société ; il faut que vous en preniez votre parti ! » Ainsi, autrefois, une personne dans votre condition, on lui tapotait sur les joues. Ça ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, on est immédiatement remis à sa place, et c'est bien fait. (Sur un geste de Suzanne.) Si... Si... vous avez bien fait. Vous appartenez à cette nouvelle génération de femmes qui n'aiment pas qu'on leur manque de respect.

SUZANNE, riant.

J'aime autant pas, en effet, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE

Ce sont de nouvelles habitudes à prendre voilà tout. C'est le règne du féminisme, comme on dit dans les journaux. (Tendant la main à Suzanne.) Plus de rancune, alors ?...

SUZANNE

Plus la moindre.

LE VICOMTE

La paix ?

SUZANNE

La paix.

(Entre Lebardin à gauche. Il est méconnaissable. Il est rasé, il a mis une jaquette neuve, il est très rajeuni.)

SCÈNE XIII

Les Mêmes, LEBARDIN

LEBARDIN, une lettre ouverte à la main, et à Suzanne.

Voici, Mademoiselle ; vous pouvez lire.

SUZANNE, le regardant et stupéfaite.

Monsieur, je... (A part.) Mais ce n'est pas le même ! (Haut.) Monsieur Lebardin, n'est-ce pas ?

LEBARDIN

C'est la lettre en question.

PAGENEL, également stupéfait.

Comment! c'est toi!

LE VICOMTE, même jeu.

Ah! ça, je ne vous reconnaissais pas, mon cher ami.

(Il lui tend la main.)

LEBARDIN, à Pagenel et au vicomte.

Dites-moi, vous allez signer aussi?

PAGENEL

Signer quoi?

LEBARDIN

Ça.

PAGENEL

Voyons... (Il lit.) Ah! ah! mais pardon!...

LEBARDIN

C'est Mademoiselle qui vous le demande.

SUZANNE

Je vous en prie, Monsieur.

PAGENEL

Dans ce cas...

LE VICOMTE

Je veux signer aussi, moi.

LEBARDIN

J'ai apporté une plume.

(Pagenel signe.)

LE VICOMTE

Où faut-il signer? (Il signe et en lisant.) Bon, bon, très bien rédigé.

LEBARDIN, remettant la lettre à Suzanne.

Prenez, Mademoiselle.

SUZANNE

Mille remerciements.

LEBARDIN, au vicomte et à Pagenel.

Vous savez que maintenant, le dimanche, le bureau de poste reste ouvert jusqu'à trois heures et demie. C'est superbe !

PAGENEL, à Suzanne.

Je suis sûr, Mademoiselle, que c'est à vous que nous le devons?

SUZANNE

En effet... Au revoir, Messieurs.

PAGENEL

Au revoir, Mademoiselle.

LE VICOMTE

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LEBARDIN

Mademoiselle... par ici Il la reconduit et la salue

encore. Mademoiselle... Toutes mes amitiés à Madame Broquet.

SUZANNE

Je n'y manquerai pas.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV

LEBARDIN, PAGENEL, LE VICOMTE

LE VICOMTE

Bonne personne, bonne personne. Pas de rancune... Dites-moi, Lebardin, est-ce que vous avez vu Madame Lureau, aujourd'hui?

LEBARDIN

Elle est avec ces dames.

LE VICOMTE

J'ai à lui parler très sérieusement. Est-ce que le docteur est là aussi?...

LEBARDIN

Oui.

LE VICOMTE

Ça se trouve à merveille. Nous allons arranger cette petite affaire en famille. Je veux bien me mésallier, mais au moins que ça ne me procure pas d'embêtements!

(Il sort, première porte.)

SCÈNE XV

LEBARDIN, PAGENEL

PAGENEL

Ce bon vicomte!

LEBARDIN, vivemen

Ah! mon ami.

PAGENEL

Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a?

LEBARDIN

Tu ne me trouves pas changé?

PAGENEL

C'est-à-dire que je ne te reconnaissais pas.

LEBARDIN

Il m'arrive une de ces aventures!...

PAGENEL

Il t'arrive quelque chose, à toi?...

LEBARDIN, baissant la voix.

Je suis amoureux... Je suis amoureux follement!

PAGENEL

Hein! quoi?

LEBARDIN

Ressemble-t-elle assez à Louisette! C'est Louisette à vingt ans!

PAGENEL

Mais qui?...

LEBARDIN

Mademoiselle Borel... Suzanne Borel...

PAGENEL

Comment! c'est d'elle que tu es?...

LEBARDIN

Oui! oui! oui!

PAGENEL

Ah! par exemple!... Mais où diable prends-tu qu'elle ressemble à Louisette?

LEBARDIN

Tu ne trouves pas?

PAGENEL

Aucun rapport, mon cher ami. Seulement, comme tu as aimé Louisette et que tu aimes

elle-là, tu t'imagines qu'elles se ressemblent. Mais elles ne se ressemblent pas du tout. Mademoiselle Borel est cent fois mieux.

LEBARDIN

Je l'adore, mon ami, je l'adore!

PAGENEL

Voilà une histoire. Mais depuis quand ?

LEBARDIN

Depuis un quart d'heure. Quand je l'ai perçue j'ai senti un coup là, au creux de estomac.

PAGENEL

Oui... Ça devrait prendre au cœur et ça rend au creux de l'estomac.

LEBARDIN

Et depuis qu'elle est partie, j'ai là devant es yeux comme un brouillard où j'aperçois

un peu encore sa figure, sa taille, les petits gestes délicats qu'elle fait... et j'ai dans l'oreille, le son de sa voix, qu'elle m'a laissé en s'en allant. Enfin, moi, Lebardin dont le nom dans tout le pays est synonyme de chasteté et de fidélité, je suis amoureux comme un fou de cette petite femme blonde !

PAGENEL

Ce serait grave, si c'était vrai. Heureusement, ce n'est pas vrai...

LEBARDIN

Je ne suis pas amoureux?

PAGENEL

Non... Tu as simplement envie... Je vais te dire, moi, de quoi tu as envie... Tu as envie de faire une bonne débauche... Voilà...

LEBARDIN

Quelle horreur!

PAGENEL

Tu as vingt ans de fidélité, c'est tout ce que tu pouvais supporter; moi, je n'ai pu supporter que six mois, chacun à sa mesure.

LEBARDIN

Sais-tu bien que si je trompais ma femme, ce serait la première fois?

PAGENEL

Je t'envie.

LEBARDIN

Rien que l'idée de la tromper me donne des remords d'avance.

PAGENEL

Heureux homme! Moi ça ne me fait plus rien.

LEBARDIN

Et tiens! je vais peut-être t'étonner... Il me

semble que si je la trompais, je l'aimerais encore davantage.

PAGENEL

Ta femme?

LEBARDIN

Oui, ma femme.

PAGENEL

Mais certainement, tu l'aimerais davantage. C'est le côté moral de l'adultère du mari.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME LEBARDIN

MADAME LEBARDIN, entrant.

Là! J'ai mon lièvre (Regardant son mari.) Mais qu'est-ce que tu as de changé?

LEBARDIN

Rien! J'ai mis ma jaquette neuve.

MADAME LEBARDIN

Tu ne veux toujours pas écrire à Blanchet?

LEBARDIN

Je n'ai pas eu le temps.

MADAME LEBARDIN

Je t'assure que tu ne te conduis pas bien avec lui.

LEBARDIN, réfléchissant.

Oh!

MADAME LEBARDIN

Quoi?

LEBARDIN

Quelle heure est-il donc?

MADAME LEBARDIN

Trois heures passées.

LEBARDIN, regardant sa montre.

Trois heures et quart... J'ai le temps.

MADAME LEBARDIN

Le temps de quoi?

LEBARDIN

De lui envoyer une dépêche. (A part.) Elle doit être encore là.

MADAME LEBARDIN

Envoyer une dépèche à qui?

LEBARDIN

Mais à Blanchet, pardi! A ce vieux Blanchet! un garçon que je n'ai pas vu, je ne sais depuis combien de temps.

MADAME LEBARDIN

C'est pour ça que ce n'est vraiment pas la

peine d'envoyer une dépêche. Une lettre suffira parfaitement.

LEBARDIN

Mais non, mais non... Une simple lettre! Je n'aurais pas l'air d'y mettre de l'empressement.

MADAME LEBARDIN

Depuis dix ans que tu ne penses pas à lui...

LEBARDIN

Raison de plus.

MADAME LEBARDIN

C'est absurde! D'abord aujourd'hui dimanche le télégraphe ferme à trois heures.

LEBARDIN

Ah! ah! Tu crois encore que... Il ferme à trois heures et demie le télégraphe... Demande à Pagenel, parfaitement, trois heures et demie

au lieu de trois heures; c'est joliment commode. Regarde un peu, j'aurais été obligé d'attendre jusqu'à demain. C'était du joli!

MADAME LEBARDIN, à Pagenel.

Il est fou.

LEBARDIN

Qu'est-ce que Blanchet aurait pensé de moi? Je cours au bureau de poste.

MADAME LEBARDIN

Oh!

LEBARDIN

Je cours au bureau de poste! Trois heures vingt-deux... (A part.) Elle y sera encore.

(Il sort.)

SCÈNE XVII

PAGENEL, MADAME LEBARDIN

MADAME LEBARDIN

Vous qui êtes raisonnable... pouvez-vous m'expliquer ?

PAGENEL

Il ne faut pas faire attention, chère Madame : Lebardin est un homme doué d'une grande sensibilité. Il aime beaucoup ses amis. Il me disait tout à l'heure : « Pourvu que Blanchet ne soit pas malade ? »

MADAME LEBARDIN

Vous m'avouerez que cela est étrange de ne pas se préoccuper de quelqu'un pendant dix ans, et puis tout d'un coup !...

PAGENEL

C'est une question de sensibilité. Je vous le répète.

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, LE VICOMTE, LE DOCTEUR, HERMANCE.

HERMANCE, riant au vicomte.

Ah ! ah ! ah ! ne vous fâchez pas, voyons, ne vous fâchez pas.

LE VICOMTE

Je ne suis pas content.

LE DOCTEUR

Vous attachez trop d'importance, mon cher Vicomte. C'est moins que rien, malheureusement...

LE VICOMTE

Comment ! J'entends un bruit de baisers dans un bosquet du jardin... Je m'approche et qu'est-ce que je vois ?

HERMANCE

Ne dirait-on pas que vous avez vu des choses folles? Qu'est-ce que vous avez vu? Dites-le devant tout le monde...

PAGENEL

Dites-le donc, je vous en prie.

LE VICOMTE

J'ai vu le docteur qui tenait la main de Madame entre les siennes et qui l'embrassait.

PAGENEL

Ce n'est que ça?

LE VICOMTE, à Hermance.

C'est beaucoup trop. Moi, quand je veux vous embrasser la main, vous la retirez tout de suite. La situation est très désobligeante pour moi, je vous assure. Tout le monde dans le pays est convaincu que vous allez épouser Monsieur.

LE DOCTEUR

Monsieur, nous sommes donc fâchés?

LE VICOMTE

Non, nous ne sommes pas fâchés pour ça. Tout le monde est convaincu que vous allez épouser ce cher docteur. D'un autre côté, moi, je vous ai demandé votre main, parce que je vous aime. Vous m'aviez donné l'espoir... Il faut nous décider à quelque chose.

LE DOCTEUR

C'est justement ce que j'étais en train de dire à Madame.

LE VICOMTE, en lui baisant la main.

Voyons, Madame, répondez : avez-vous pris une résolution?

HERMANCE

Oui.

LE VICOMTE

Et laquelle?... Vous allez nous dire laquelle?

HERMANCE

Je vais vous le dire!

LE VICOMTE

Ecoutons.

HERMANCE

Je ne sais pas encore, Messieurs, si j'épouserai un de vous deux. Mais il y a une chose que je sais bien, c'est qu'il y a un de vous deux que je suis résolue d'ores et déjà à ne pas épouser.

LE VICOMTE

Et qui donc?

HERMANCE, *désignant le docteur en riant.*

Monsieur.

LE DOCTEUR

Merci. (A part. Moi, je ne tiens pas au mariage.

LE VICOMTE

Pourtant dans le pays...

HERMANCE

Laissez jaser, mon cher vicomte, laissez.

LE VICOMTE

Alors, c'est moi que vous épousez?

HERMANCE

Je n'ai pas dit cela.

LE VICOMTE

Je puis continuer à avoir de l'espoir?

HERMANCE

Peut-être...

LE DOCTEUR

Moi, hélas! je n'en ai plus... (A part.) je n'ai plus qu'une certitude.

LE VICOMTE

Dans ces conditions-là, je peux encore attendre un peu.

(Rentre Lebardin.)

SCÈNE XIX

Les Mêmes, LEBARDIN.

LEBARDIN

Là, c'est fait... j'ai envoyé ma dépêche (A Pagenel, bas.) Je l'ai revue, mon ami, je l'ai revue... C'est une merveille!

LE DOCTEUR

Tiens! vous avez bonne mine! Vous avez rajeuni depuis tout à l'heure.

HERMANCE

En effet, mes compliments.

LEBARDIN, allant à sa femme.

La voici, ma bonne femme... La voici, ma bonne vieille... Heu...

(Il l'embrasse.)

MADAME LEBARDIN

Qu'est-ce qui te prend ?

LEBARDIN

Heu !

(Il l'embrasse encore.)

MADAME LEBARDIN

Ah! ça !...

LEBARDIN

Je t'aime bien, tu sais, Augustine !

MADAME LEBARDIN

Mais je l'espère.

LEBARDIN

Je t'aime encore plus qu'hier... ma parole!

MADAME LEBARDIN

Mais, à la fin, m'expliqueras-tu?

LEBARDIN

Ce n'est pas la peine, tu ne comprendrais pas. (A Pagenel.) Tu as raison... on les aime mieux. (A sa femme.) laisse-moi t'embrasser encore.

(Il l'embrasse vigoureusement.)

MADAME LEBARDIN

Vous allez me dire pourquoi vous m'embrassez comme ça, ou bien nous nous fâcherons?

LEBARDIN

Mais, je t'embrasse parce que ça me fait plaisir.

HERMANCE

Voilà un bon mari.

LEBARDIN, à Hermance.

Si on ne peut plus embrasser sa femme, maintenant (A part.) Je ne peux pourtant pas lui dire que j'ai envie de me rouler dans la débauche, n'est-ce pas ?

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

LE BUREAU DE POSTE DE PRESSIGNY-SUR-LOIRE

La scène est divisée en deux parties. A gauche, le couloir du public communiquant avec la droite par des guichets. A gauche, également, la cabine téléphonique. A droite, l'intérieur de la poste, le télégraphe, tables, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, RIRI, à droite, PAGENEL, à gauche.

Au lever du rideau, Suzanne timbre des lettres sur la petite planchette du bureau de poste, le long de la cloison qui sépare les deux parties de la scène. — droite. — Riri est en train de recevoir une dépêche et manipule l'appareil télégraphique. On entend hors de scène des accords plaqués, comme ceux que font les accordeurs de piano. Ces accords cessent, puis reprennent de temps en temps suivant les besoins de la scène. Après deux ou trois coups de timbre, entre

Pagenel dans la partie du théâtre de gauche, le couloir.

PAGENEL, s'avançant vers le premier guichet contre la rampe.

Est-ce que le téléphone sera libre bientôt?

SUZANNE, allant au guichet.

Vous avez le numéro trois, Monsieur Pagenel.

PAGENEL

Dans un petit quart d'heure, alors? Je vais revenir.

SUZANNE

C'est ça.

Suzanne retourne timbrer ses lettres. Entre le Vicomte par le fond du couloir.)

SCÈNE II

PAGENEL, LE VICOMTE, à gauche, SUZANNE et RIRI, comme à la scène première.

PAGENEL, serrant la main du vicomte.

Bonjour, mon cher ami.

LE VICOMTE, montrant une lettre.

Bonjour, Pagenel... Dites-moi, il n'est pas trop tard pour le courrier?

PAGENEL

Vous avez tout le temps.

LE VICOMTE

C'est que je voudrais bien que ma sœur reçût cette lettre demain matin.

PAGENEL, baissant la voix.

Cette lettre où vous lui annoncez votre

mariage... avec la plus jolie personne de Pressigny, une veuve charmante.

LE VICOMTE

Dame, oui, vous avez deviné.

PAGENEL

Parbleu!

LE VICOMTE

C'est amusant, parce que tout le monde dans le pays s'imagine qu'elle va épouser le docteur.

PAGENEL

Oui, oui, c'est très amusant.

LE VICOMTE

Et, demain matin, par la publication des bans, on apprendra que c'est moi... J'ai déjà commandé les billets de faire-part. Seulement, figurez-vous, j'avais complètement oublié de prévenir ma famille.

PAGENEL

Vous avez le temps jusqu'à six heures dix.

LE VICOMTE

Elle ne sera pas très contente, ma famille, de me voir épouser une simple bourgeoise! Enfin, l'important est d'être heureux. Mais, voilà... Serai-je heureux en mariage? Ne le serai-je pas?

PAGENEL

Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

LE VICOMTE

Moi, je crois que je le serai.

PAGENEL

Moi aussi... A bientôt.

(Il lui serre la main et sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins PAGENEL

LE VICOMTE, s'approchant du premier guichet.

Bonjour, Mademoiselle.

SUZANNE, allant vivement au guichet.

Bonjour, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE, passant un peu la tête.

Vous allez bien, aujourd'hui?

SUZANNE

A merveille, et vous-même?

LE VICOMTE

Parfaitement, je vous remercie.

SUZANNE

Nous disons un timbre à quinze. Voici.

(Elle le lui donne.)

LE VICOMTE, en cachetant sa lettre.

Il n'est pas venu un paquet pour moi ?

SUZANNE

Quel genre de paquet ? Un colis postal ?

LE VICOMTE

Je crois, oui...

SUZANNE

Les colis postaux arrivent un peu plus tard... Dès que j'aurai le vôtre, je tâcherai de vous l'envoyer tout de suite.

LE VICOMTE

Non, je le prendrai en rentrant, gardez-le-moi, vous serez bien aimable... (Tendant la lettre.) Elle partira ce soir, hein ?

SUZANNE, la prenant et la regardant.

Pour Paris, soyez tranquille.

Elle est à ce moment penchée sur le guichet, de manière que les deux têtes du vicomte et de Suzanne sont à la même hauteur. Suzanne, en regardant l'adresse de la lettre, se met à rire légèrement.)

LE VICOMTE

De quoi riez-vous, hein?

SUZANNE

Je ne ris pas.

LE VICOMTE

Si, vous avez ri... Dites-moi de quoi vous avez ri?

SUZANNE

De rien... de rien... je vous demande pardon.

LE VICOMTE

Si, vous avez ri de quelque chose, vous

êtes trop intelligente pour rire de rien... Dites-le-moi, ça me fera plaisir... Autrement, je croirai que vous m'en voulez encore, depuis un mois que j'ai fait la petite gaffe, vous savez?

SUZANNE

Oh! quelle idée!

LE VICOMTE

Voyons?

SUZANNE

Vous ne vous fâcherez pas?

LE VICOMTE

Pourquoi, voulez-vous?...

SUZANNE

Eh bien! c'est... (S'arrêtant.) Vraiment, vous ne vous fâcherez pas?

LE VICOMTE

Jamais je ne me fâche, j'ai un très bon caractère.

SUZANNE, désignant du doigt l'enveloppe de la lettre.

C'est de ça...

LE VICOMTE

De ça? Tiens, pourquoi ?

SUZANNE

Si c'était la première fois, je me dirais... C'est une distraction. Mais voilà plusieurs fois que je le remarque.

LE VICOMTE

Qu'est-ce que vous remarquez?

SUZANNE, lisant.

Tenez... là... (Avec son doigt.) rue Galilée.

LE VICOMTE

Eh bien?

SUZANNE

Vous écrivez, Galilée *lé*..

LE VICOMTE

Comment doit-on écrire?

SUZANNE

Lée; jusqu'à présent, on a écrit *lée*, mais au fond, ça n'a aucune importance... C'est moi qui suis une sotte...

LE VICOMTE

Mais non, mais non... J'ai fait une faute d'orthographe, sûr... ça m'arrive continuellement... Parbleu! Galilée... *lée*, je m'en souviens, maintenant, vous avez mille fois raison. C'était un savant?

SUZANNE

Oui, un astronome, un astronome italien.

LE VICOMTE

Ah! ah!

SUZANNE

C'est lui qui a dit... Vous ne vous rappelez pas?

LE VICOMTE

Non, qu'est-ce qu'il a dit?

SUZANNE

E pur si muovo.

LE VICOMTE

Ah! ah!

SUZANNE

Et pourtant, elle tourne.

LE VICOMTE

Ah ! parfaitement... elle tourne. De qui voulait-il parler déjà ?

SUZANNE, faisant un rond dans l'air avec le doigt.

De la terre.

LE VICOMTE

Ah ! oui... Ma parole, on finit par être d'une ignorance. D'ailleurs, moi, il faut me rendre cette justice, j'ai toujours été très ignorant.

SUZANNE

Oh ! vous avez un peu oublié, voilà tout. Ce n'est pas grave.

LE VICOMTE

Figurez-vous que je ne suis pas bachelier.

SUZANNE, riant.

Vous n'êtes pas bachelier !

LE VICOMTE, riant aussi.

Non.

SUZANNE

Vous avez été recalé?

LE VICOMTE

Pas même...

SUZANNE

Vous ne vous êtes pas présenté?

LE VICOMTE

Justement. C'est l'examinateur, un ami de ma famille, qui me l'avait conseillé. Il m'avait dit : « Ne vous présentez pas, ce sera navrant. » Et, ma foi, j'ai suivi son conseil. Alors, je reviens chercher mon colis postal.

SUZANNE

C'est entendu.

LE VICOMTE, passant la main à travers le guichet.

Au revoir, Mademoiselle.

SUZANNE

Au revoir, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE, à Riri, au fond.

Bonjour, Mademoiselle Riri.

RIRI, se retournant.

Votre servante, Monsieur le vicomte.

(Sort le vicomte.)

SCÈNE IV

SUZANNE, RIRI, puis LE FACTEUR

SUZANNE, à Riri, gaiement.

Il n'est pas même bachelier, ma chère!

(Entre le facteur. Suzanne remettant la dernière lettre au facteur.) Tenez, Ronju.

LE FACTEUR

C'est tout, Mademoiselle?

SUZANNE

Oui... Oh! voici encore un prospectus pour Madame Lebardin.

RIRI, se retournant.

Si vous voyez Monsieur Lebardin, vous pouvez lui dire que je reçois un télégramme pour lui.

LE FACTEUR

Bien, Mademoiselle.

SUZANNE

Dépêchez-vous, maintenant... (Regardant la grande horloge du bureau.) Je ne veux pas de retard.

LE FACTEUR

N'ayez pas peur, Mademoiselle... mais on se donne du mal... autrefois il n'y avait qu'une distribution à Pressigny; maintenant, il y en a deux.

SUZANNE

Grâce à moi... Il était absurde que dans un bourg de deux mille habitants il n'y eût qu'une distribution par jour. D'ailleurs, tout le monde réclamait cette réforme, j'espère qu'elle a été bien accueillie.

LE FACTEUR

Oh! vous savez, bien par les uns, mal par les autres.

SUZANNE

Comment, il y a des gens qui ne sont pas contents?

LE FACTEUR

Il y a des gens qui ne sont jamais contents;

ils réclament des réformes, et puis quand ils les ont obtenues, ça les embête, ça change leurs habitudes. Par exemple, avant, on recevait les journaux de Paris le lendemain matin, on les lisait à déjeuner; aujourd'hui, on les reçoit à cinq heures de l'après-midi...

SUZANNE

On les lit au dîner...

LE FACTEUR

Oui, mais ça dérange les habitudes et ça fait des mécontents. Il y a des messieurs qui n'aiment pas à avoir les nouvelles trop tôt.

BIBI, tout en transcrivant le télégramme.

Quelle boîte, ce pays!...

LE FACTEUR, désignant la cabine téléphonique.

C'est comme pour le téléphone...

SUZANNE

Sans moi, ils ne l'auraient eu que l'année prochaine, le téléphone, et encore...

LE FACTEUR, en rangeant les lettres de la journée dans sa boîte.

Évidemment... évidemment... mais c'est encore des histoires qui font jaser... Quand on voit Monsieur Pagenel venir téléphoner à Paris tous les samedis à la même heure...

RIRI

A cinq heures. Il sera ici dans un quart d'heure...

LE FACTEUR

Eh bien! si vous croyez que ça ne fait pas jaser... On se demande à qui il peut téléphoner toutes les semaines.

RIRI

Il téléphone à la petite 515-48, rue de Prony.

SUZANNE

Riri, je vous prie de vous taire. (Au facteur :) Mais alors, dites-moi, je ne dois pas être très bien vue à Pressigny?

LE FACTEUR

Si... si... on vous rend justice, Mademoiselle, on vous trouve très aimable. Seulement...

SUZANNE

Ah! ah!

LE FACTEUR

Oh! ce n'est rien...

SUZANNE, de très bonne humeur.

Qu'est-ce qu'on me reproche ? Je serais curieuse...

LE FACTEUR

Des bêtises.,. pas autre chose que des bêtises...

SUZANNE

Dites toujours.

LE FACTEUR

On trouve un peu étonnant...

SUZANNE

Allez donc...

LE FACTEUR, se retournant du côté de droite où l'on entend un accord.

On trouve un peu étonnant qu'une receveuse des postes joue du piano.

RIRI

Ça! elle est bonne!

SUZANNE

Justement, on est en train de l'accorder.

LE FACTEUR

Madame Broquet, n'en avait pas... de piano... Alors on se demande pourquoi vous en avez un.

SUZANNE

Elle était sourde, Madame Broquet : on n'exige pas de moi que je sois sourde, au moins ?

LE FACTEUR

Et puis... il y a encore... les... portraits...

SUZANNE

Quels portraits?

LE FACTEUR

Ceux que fait Mademoiselle.

SUZANNE, à Riri.

Oh! oui... Figure-toi que dimanche dernier je suis allé dessiner le pont... Il y avait vingt gamins autour de moi.

LE FACTEUR

On l'a répété... Alors, vous comprenez? Le piano, le dessin, tout ça, ça intrigue... Je m'en vas.

RIRI

Dites-nous les potins du pays avant de partir.

LE FACTEUR, s'arrêtant sur le seuil de la porte du fond.

Il y a l'histoire de la femme du percepteur, qui a fait venir des chemises de Paris ; il y a le cousin du notaire qui est en faillite... Il y a eu hier soir le dîner chez Monsieur Barbier, le marchand de grains, où tout le monde était dans un état !... Et puis, ce matin, j'ai ren-

contré Madame Lureau, la jeune veuve, avec le docteur dans son tilbury.

SUZANNE

Un mariage qui se prépare... Elle qui veut être princesse, ce ne sera pas pour cette fois-ci.

LE FACTEUR

C'est peut-être un mariage, c'est peut-être autre chose.. On ne sait pas. A tantôt, Mesdemoiselles.

(Il sort.

SCÈNE V

SUZANNE, RIRI, à droite.

RIRI

Quels idiots, tous ces gens-là !

SUZANNE

Ils sont très gentils, mais ils ont les

mœurs de la province... Moi, ils m'amusent beaucoup.

RIRI

Vous en avez un de caractère!

SUZANNE

Tu regrettes donc de m'avoir accompagnée?

RIRI

Non, parce que je vous aime bien... Mais, avouez que le bureau de poste de la rue Lafayette était plus rigolo que celui-ci... Seulement, voilà, vous étiez simple employée; vous avez préféré être receveuse.

SUZANNE

Je vous ai rendu service, Riri, vous le reconnaîtrez un jour.

RIRI

Oh!

SUZANNE

A Paris, vous auriez fini par mal tourner.

RIRI

Bah!

SUZANNE

Le bureau était toujours encombré de petits jeunes gens qui couraient après vous... Mademoiselle Riri, est-elle encore là?... Mademoiselle Riri, s'il vous plaît?... Car on ne vous appelait même plus Henriette, on vous appelait Riri... C'est bien là le nom d'une petite bête effrontée.

RIRI

Merci.

SUZANNE

Il était temps de vous arracher à ces fréquentations, Riri, je vous assure qu'il n'était

que temps. J'espère qu'en province, vous allez mieux vous conduire.

RIRI, souriant.

On tâchera... Achevant de transcrire le télégamme.) Là.... le voici le télégramme pour Monsieur Lebardin... C'est inouï, ce qu'il en envoie et ce qu'il en reçoit depuis quelque temps... Il est toujours fourré ici... Et il télégraphie toujours au même Monsieur... « Comment vas-tu aujourd'hui », ou « quel temps fait-il à Paris?... » Si c'est la peine de télégraphier pour ça... D'ailleurs, je crois qu'il en a assez le Monsieur. Savez-vous ce qu'il lui répond, aujourd'hui, à Monsieur Lebardin? (Prenant le papier bleu.) « Tu m'embêtes à la fin, je ne te répondrai plus. Amitiés, Blanchet. » C'est bien fait. Voici ces Messieurs.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAGENEL et LEBARDIN, à gauche.

PAGENEL, par le guichet.

Auriez-vous la complaisance, Mademoiselle, de me donner le 515-48?

SUZANNE

Oui, Monsieur, j'y vais. (Elle sort du bureau de poste, partie de droite et va à la cabine téléphonique, à gauche.)

PAGENEL

La ligne est libre?

SUZANNE

Elle doit l'être, Monsieur, je pense.

LEBARDIN, la saluant.

Votre santé est bonne, Mademoiselle?

SUZANNE

Excellente, Monsieur, je vous remercie. A propos, il y a une dépêche pour vous.

LEBARDIN

Une dépêche de Blanchet, probablement.

SUZANNE

En effet. Voulez-vous la prendre ?

LEBARDIN

Ce n'est pas la peine. Je sais ce qu'il y a dedans. Soyez assez aimable pour la faire porter chez moi.

SUZANNE

Bien.

LEBARDIN

Au revoir, Mademoiselle.

SUZANNE

Au revoir, Monsieur.

LEBARDIN, à Pagenel.

Crois-tu qu'elle est jolie !...

SUZANNE, dans la cabine

Allô ! Allô ! Paris ! Allô !

LEBARDIN

Tout à fait Louisette.

PAGENEL

Et elle ne fait pas attention à toi.

LEBARDIN

Tout à fait Louisette.

PAGENEL

Tu es absurde... Cette petite femme-là n'est pas pour toi, tu as tort de t'acharner.

LEBARDIN

Je sais bien qu'elle n'est pas pour moi.

SUZANNE

Allô Paris!

PAGENEL, à Lebardin.

Alors?...

LEBARDIN

Il n'y a pas à discuter avec ces choses-là. Il m'arrive aujourd'hui exactement la même aventure qu'il y a vingt ans, avec un autre genre de femme.

SUZANNE

Allô, Paris, allô! Mademoiselle, donnez-

moi le 515-48, deux fois quatre, oui, deux fois quatre.

PAGENEL, à Lebardin.

Lui as-tu parlé, au moins?... As-tu essayé de lui faire comprendre?...

LEBARDIN

Je n'ai rien essayé du tout. A quoi ça me servirait-il?

PAGENEL

Au fond, tu te trompes peut-être sur ton cas... Il est bien connu ton cas... Tu ne désires pas une femme plutôt qu'une autre, tu désires une femme, n'importe laquelle. Tu es le chérubin de quarante-cinq ans.

LEBARDIN

Tu me fais de la peine... Tu es un être sans idéal...

PAGENEL

A ta place... J'irais à Paris... Nous irons

ensemble la semaine prochaine, si tu veux... et nous ferons une de ces petites fêtes qui nettoient l'imagination. Voilà ce dont tu as besoin... Après quoi, tu rentreras à Pressigny et tu seras tranquille pour le reste de tes jours.

(Sonnerie.)

SUZANNE, sortant.

Vous avez la communication, Monsieur.

PAGENEL

Bon. Merci.

(Il entre dans la cabine.)

LEBARDIN, à Suzanne, qui passe près de lui.

Mademoiselle...

SUZANNE

Monsieur...

LEBARDIN

Votre santé... est bonne?

SUZANNE

Mais oui, Monsieur... elle continue à être excellente... Vous êtes trop aimable. (Elle rentre dans le bureau de poste par la porte du milieu. A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LEBARDIN, à part.

A-t-elle compris que je l'adore? Ce n'est pas probable!

PAGENEL, entr'ouvant la cabine à Lebardin.

Viens donc que je te présente.

LEBARDIN

A qui?

PAGENEL

A Delphine... Elle est justement avec une de ses amies... (Au téléphone.) Oui, Mesdames, je vous l'amène... (A Lebardin.) Approche-toi de

l'appareil. (Il cède la place à Lebardin.) Dis quelque chose d'aimable.

LEBARDIN

Je veux bien... Il me semble que je vais tromper un peu ma femme... (A l'appareil.) Oui, oui... C'est moi, Lebardin. Enchanté de faire votre connaissance!... Je crois bien, qu'on se verra... mais je ne sais pas quand... Sera-ce cette année ?. . Sera-ce l'année prochaine? Oui... oui... je n'y manquerai pas... Au revoir, Mesdames, au revoir... (Il cède l'appareil à Pagenel.) Tiens!...

PAGENEL, à l'appareil, parlant à Paris.

N'est-ce pas?... Et très riche, avec ça, extrêmement riche, par-dessus le marché... Oui. (A Lebardin se retournant.) Elles te trouvent charmant.

LEBARDIN, se retournant vers le fond.

Ne fais plus de blagues, voilà ma femme.

PAGENEL, quittant l'appareil téléphonique et à Suzanne.

J'ai terminé, Mademoiselle.

SUZANNE

Bien, Monsieur... (Regardant l'heure.) Deux francs.

PAGENEL

Voici, Mademoiselle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME LEBARDIN

MADAME LEBARDIN

Qu'est-ce que tu fais là ?

LEBARDIN

J'ai accompagné Pagenel qui avait à télé-

phoner au Ministère. Et puis je vais envoyer une dépêche à Blanchet.

MADAME LEBARDIN

Encore !

LEBARDIN

Pour l'inviter dimanche à déjeuner.

MADAME LEBARDIN, soupçonneuse.

Il y a quelque histoire là-dessous.

LEBARDIN

Oh !

MADAME LEBARDIN, prenant à part Lebardin.

Je vous préviens que si vous avez l'aplomb de faire la cour à la petite buraliste, comme tout l'indique... taisez-vous, comme tout l'indique, cela ne se passera pas ainsi.

LEBARDIN

Peux-tu croire ?

MADAME LEBARDIN

Je crois ce que je veux. Je n'ai aucune confiance dans cette demoiselle.

LEBARDIN, riant.

Tu ne t'imagines pas à quel point... (Appelant.) Pagenel ?

PAGENEL

Quoi ?

LEBARDIN

C'est très drôle, figure-toi... Ma femme qui s'imagine ?...

PAGENEL

Eh bien ?

LEBARDIN

Ma femme qui s'imagine que nous venons faire la cour à Mademoiselle Borel.

PAGENEL

Oh !

MADAME LEBARDIN

Je n'ai pas dit, Monsieur Pagenel, j'ai dit : vous...

PAGENEL

Je vous assure... que Mademoiselle Borel est une très honnète personne sur laquelle il n'y a rien à dire.

MADAME LEBARDIN

Laissez-moi rire... hein ? Mademoiselle Borel est très honnête pour le moment, c'est possible. Mais rappelez-vous ce que je vous dis, elle est de la graine dont on fait les

cocottes. Que demain, il se trouve un imbécile pour lui offrir une situation et vous verrez ce qu'elle deviendra, l'honnêteté de Mademoiselle Borel.

LEBARDIN, à part.

Oh! quelle idée! (A Madame Lebardin.) Tiens! toi, tu es tout de même une bonne femme.

(Il l'embrasse.)

MADAME LEBARDIN

Ah! ça, qu'est-ce qui te prend? Qu'est-ce que tu as?

LEBARDIN

Rien. Tu ne comprendrais pas.

MADAME LEBARDIN

Enfin, écrivez-vous votre dépêche?

LEBARDIN

Oui, tu m'attends?

MADAME LEBARDIN

Non, j'ai une visite à faire à Madame Herbelin.

LEBARDIN

Eh bien! c'est ça, va chez Madame Herbelin, je t'y retrouverai. (L'embrassant.) Augustine, tu sais, je t'aime bien.

MADAME LEBARDIN

Mais je l'espère... Au revoir Pagenel.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LEBARDIN, PAGENEL

PAGENEL, surpris.

Ah! ça! qu'est-ce que tu as?

LEBARDIN

Ah! mon ami, une idée, une idée merveilleuse!

PAGENEL

Tu as une idée, toi?

LEBARDIN

Non, pas moi; c'est ma femme qui l'a eue.

PAGENEL

A propos de quoi?

LEBARDIN

A propos de Mademoiselle Borel. Tu as entendu ce qu'elle a dit : « Que demain il se présente un imbécile pour lui offrir une situation... »

PAGENEL

Tiens! tiens! En effet, pourquoi ne te présenterais-tu pas?

LEBARDIN

Justement! Pourquoi ne me présenterais-je pas? (Très résolu.) Alors! je me décide!

PAGENEL

Tu as raison, morbleu! de la décision!

LEBARDIN

Tu vas voir, si j'en ai de la décision, et pour commencer je vais lui écrire.

PAGENEL

C'est ça.

LEBARDIN, le bousculant.

Et tout de suite! va-t'en.

PAGENEL, ébahi.

Hein !

LEBARDIN

Va-t'en !

PAGENEL, l'admirant.

Ecoute, mon vieux, tu es superbe !

LEBARDIN

Va-t'en !

PAGENEL

Oui ! mais tu me raconteras...

(Il sort.)

SCÈNE IX

LEBARDIN, seul, à gauche, SUZANNE, RIRI, à droite.

LEBARDIN

Je crois bien que je vais lui écrire ! je ne

peux pas rester dans cet état-là, je deviendrais enragé. Au moins, comme ça, je saurai. Je saurai même tout de suite... (Il écrit, puis s'arrêtant.) Elle va me flanquer à la porte... évidemment. (Se remettant à écrire.) « *Mademoiselle Suzanne Borel, Pressigny, Poste restante : Amour ardent pour vous. Ferez de moi ce que vous voudrez. Vous offre situation à Paris, bijoux, appartement délicieux. Avenir assuré. Répondez immédiatement, vous en supplie...* » (Parlé.) Je crois que ce n'est pas la peine de signer... (Il relit le télégramme.) Oui, c'est très bien... Maintenant, faut-il le jeter au panier? Faut-il le lui remettre?... Tant pis! il faut... (S'avançant au guichet.) Mademoiselle?...

SUZANNE

Monsieur?

LEBARDIN

Un télégramme. (Il hésite à le lui donner.)

SUZANNE

Donnez.

LEBARDIN, timidement.

C'est un télégramme.

SUZANNE

Mais je le vois bien... (Elle tire le papier de l'autre côté du guichet, et se met à compter les mots avec une plume, comme on fait dans les bureaux de poste : six, sept.) Mais... (Elle a compté machinalement et sans lire. — Peu à peu, elle déchiffre. — Puis elle recommence et lit à mi-voix.) Ah ! ça... mais... Mademoiselle Suzanne Borel... mais c'est moi ! Poste restante... Comment ! il m'envoie?... Oh !

LEBARDIN, de l'autre côté.

Qu'est-ce qu'elle va faire, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle va faire?

SUZANNE

Oh ! oh ! oh !

LEBARDIN, balbutiant, au guichet.

Mademoiselle...

SUZANNE

Monsieur?

LEBARDIN

Est-ce que vous avez pris connaissance du télégramme?

SUZANNE

Parfaitement!

LEBARDIN

Et alors?

SUZANNE, recomptant les mots.

Cinquante-trois... cinquante-quatre.

LEBARDIN, répétant.

Et alors?

SUZANNE, froidement.

C'est deux francs soixante-dix, Monsieur.

LEBARDIN

Vous dites?...

SUZANNE

Je dis que c'est deux francs soixante-dix.

LEBARDIN ahuri.

Voici, Mademoiselle, voici... (Il dépose de la monnaie sur la planchette.) Au revoir, Mademoiselle.

SUZANNE

Je vous salue, Monsieur.

LEBARDIN, seul à gauche.

Qu'est-ce que ça signifie ça? Qu'est-ce que ça peut bien signifier? Il faut que je lui parle, je vais passer par la petite porte.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X

SUZANNE, RIRI

SUZANNE, très gaie.

Ah! ah! non, c'est trop drôle!

RIRI, rit.

Quoi?

SUZANNE

Ah! ah! C'est... Lis!...

RIRI

Voyons un peu : Mademoiselle Suzanne... (Étonnée.) Qui vous écrit ça?...

SUZANNE

Monsieur Lebardin.

RIRI

Il vous envoie une dépêche?

SUZANNE

Mais lis donc!...

RIRI, lisant.

« *Amour... etc... situation.* » (Arrivée à la fin.) Ah! elle est bonne! Et qu'est-ce que vous avez répondu?

SUZANNE

Je lui ai demandé les deux francs soixante-dix du télégramme. Voilà ce que je lui ai répondu.

RIRI

Il a dû en faire une tête!

SUZANNE

Ça, oui... (Riant.) Tiens! Au fait, qu'est-ce

que je vais en faire de ces deux francs soixante-dix? (Paraît un militaire au guichet.) Vous désirez?

LE MILITAIRE.

Toucher un mandat de cent sous, Mademoiselle.

SUZANNE

Donnez... Bien! — Signez l'acquit.

LE MILITAIRE, signant.

Voilà, Mademoiselle.

SUZANNE

Voici vos cent sous...

(Elle prend dans son tiroir une pièce de cinq francs et la lui donne.)

LE MILITAIRE

Merci, Mademoiselle.

(Il s'éloigne.)

SUZANNE, le rappelant.

Eh! militaire!

LE MILITAIRE

Mademoiselle?

SUZANNE

Vous oubliez ça...

(Elle lui donne les deux francs soixante-dix de Lebardin.)

LE MILITAIRE

Qu'est-ce que c'est?

SUZANNE

Vous voyez, c'est deux francs soixante-dix.

LE MILITAIRE

J'ai déjà mes cent sous.

SUZANNE

Il faut prendre ça aussi... Oui... c'est comme ça... Maintenant, chaque fois qu'un militaire viendra toucher un mandat de cent sous, on lui donnera deux francs soixante-dix de plus.

LE MILITAIRE

C'est joliment commode.

SUZANNE

C'est une des dernières réformes du ministre de la Guerre.

LE MILITAIRE

On peut dire que ça en est une... de réforme, ça.., et une vrai... Au revoir, Mademoiselle... A la prochaine fois.

(Il s'en va.)

RIRI, riant.

Ah! ah! elle est bonne! (Voyant Lebardin qui entre par la porte du fond.) Je me sauve!

SUZANNE, à Lebardin.

Comment, vous, Monsieur?

SCÈNE XI

SUZANNE, LEBARDIN

LEBARDIN

Écoutez-moi, je vous prie!

SUZANNE

Non, Monsieur! Veuillez sortir!

LEBARDIN

Écoutez-moi, je vous en supplie.

SUZANNE

Veuillez sortir.

LEBARDIN

Écoutez-moi d'abord, nom d'un chien! Je vous en supplie, écoutez-moi. Je vais aller à Paris vous installer. Ne vous fâchez pas. Ne vous fâchez pas avant de savoir. Je vais aller à Paris vous installer, et quand vous serez installée, vous ferez ce qu'il vous plaira. Vous me recevrez si ça vous convient. Si ça ne vous convient pas de me recevoir, vous me mettrez à la porte. D'ailleurs, je n'irai pas vous voir souvent. Je n'irai presque jamais. Vous comprenez, je ne suis pas libre. Vous, vous serez libre. Vous ne pouvez pas refuser ça. Vous n'êtes pas faite pour être fonctionnaire. Vous n'avez aucun avenir ici, aucun. Il vous arrivera des tas de désagréments. Receveuse des Postes, est-ce que c'est une situation pour une femme comme vous? Réfléchissez. Je vous adore, et je ne vous demanderai rien en échange... Rien... rien!... Maintenant, je sors... je sors... Réfléchissez!

SCÈNE XII

SUZANNE, seule, puis RIRI

SUZANNE, seule.

Eh bien! il en a du toupet. (A Riri qui entre.) Tu as entendu?

RIRI

Oui... j'ai entendu... Et moi... à votre place.

SUZANNE

A ma place...

RIRI

Eh bien! à votre place; je sais bien ce que je ferais, moi!

SUZANNE

Et que ferais-tu?

RIRI

Moi?

SUZANNE

Oui...

RIRI

J'accepterais.

SUZANNE, indignée.

Oh!

RIRI

Parfaitement, j'accepterais.

SUZANNE

Mais tu perds la tête, n'est-ce pas?

RIRI

Il a raison, Monsieur Lebardin. Vous ne pourrez jamais rester ici.

SUZANNE

Je te prie de te taire!

RIRI

Vous verrez, vous verrez... Je sais ce que je dis.

SUZANNE

En voilà assez, Riri. Vous n'avez aucune espèce de moralité. Et je vous prie, vous entendez, je vous prie de ne plus jamais me parler de ça. Maintenant, occupons-nous de notre ouvrage... (Prenant le télégramme.) D'abord, envoyons sa dépêche à ce Monsieur, puisqu'il n'a pas voulu la prendre. Où est le gamin qui porte les dépêches?

RIRI

Auguste? Il doit être en courses... Ah! le voici.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUGUSTE

SUZANNE

Tenez, petit, ce télégramme à Monsieur Lebardin.

AUGUSTE

Bien, Mademoiselle.

SUZANNE

Ne flânez pas en route, n'est-ce pas?

AUGUSTE

Jamais, Mademoiselle.

(Il va vers le fond.)

SUZANNE, sur un dernier accord qu'on entend à côté.

Je vais voir si l'accordeur a fini.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIV

RIRI, puis AUGUSTE

(Dès que Suzanne est sortie, Auguste rouvre la porte vivement et se précipite vers Riri.)

AUGUSTE

Oh! ma Riri!

(Il l'embrasse.)

RIRI

Voulez-vous bien vous en aller.

AUGUSTE

Tu viendras ce soir, alors, pas?

RIRI

Peut-être.

AUGUSTE

Dans la grange du père Fouat?

RIRI

Oui. . oui... mais partez!...

AUGUSTE, l'embrassant encore.

Oh! ma Riri.

(Rentre Suzanne.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE, les apercevant dans les bras l'un de l'autre.

Oh!

(Auguste sort vivement.)

RIRI

Là!... J'étais sûre que nous finirions par être pincés.

SCÈNE XVI

SUZANNE, RIRI

SUZANNE

Mademoiselle, vous déshonorez l'administration des postes.

RIRI

C'est ce gamin...

SUZANNE

Comment! vous n'êtes ici que depuis un mois...

RIRI

Ce n'est pas de ma faute, il m'embrassait de force.

SUZANNE

De force! Vous appelez ça de force! Re-

gardez-moi donc en face... Vous riez? Oh! il y a bien de quoi? Vous me mettez dans une jolie situation. Il m'est impossible de garder Auguste.

RIRI

Oh!

SUZANNE

Ça retomberait sur moi.

RIRI

Mais personne ne sait rien.

SUZANNE

On finira par vous pincer comme je viens de le faire.

RIRI

C'est impossible, nous allons dans la grange du père Fouat.

SUZANNE

Vous avez l'audace d'aller dans une grange, tous les deux seuls!

RIRI

Dame !

SUZANNE

C'est trop fort. Et à quelle heure ?

RIRI

Le soir... tous les soirs.

SUZANNE

Et depuis quand, petite malheureuse ?

RIRI

Depuis lundi... On avait dansé ensemble dimanche, au bal. Il m'avait embrassée tout le temps, et alors, après le bal, en rentrant...

SUZANNE

Vous êtes allés dans la grange ?

RIRI

Non... parce qu'il y avait déjà quelqu'un.

SUZANNE, indignée.

Oh !

RIRI, tranquillement.

On est resté sur la route.

SUZANNE

Vous êtes révoltante, Riri, je vous assure ; vous êtes abominable... (Avec une certaine curiosité.) Alors, Auguste est votre amant ?

RIRI

Oh ! ça, oui.

SUZANNE

C'est le premier, j'espère ?

RIRI

A peu près.

SUZANNE

Et vous allez vous marier, au moins?

RIRI

Avec qui?

SUZANNE

Avec Auguste.

RIRI, très sincère.

Pourquoi faire, maintenant?

SUZANNE

Tenez, je n'insiste pas, vous êtes d'une inconscience qui désarme. Vous n'avez pas l'ombre de dignité et vous compromettez votre carrière.

RIRI

Ma chère, quand ce sera votre tour d'être amoureuse, nous verrons ce que vous ferez.

SUZANNE

Si jamais je suis amoureuse, ce sera d'un homme de ma condition, vous entendez, d'un garçon intelligent et instruit, qui sera mon égal, et que je pourrai épouser.

RIRI

Vous me faites rire, vous aussi, avec vos idées. Est-ce que vous le savez de qui vous serez amoureuse? Non, ma chère, vous ne le savez pas. Ce sera peut-être d'un paysan, comme Auguste, ou d'un prince... Ce sera peut-être ce soir, ce sera peut-être dans dix ans, mais oui! Vous êtes comme les camarades. On ne vous enverra pas une dépêche la veille pour vous prévenir. Et un beau matin, en vous réveillant, vous vous apercevrez que vous êtes amoureuse. Ça vous sera venu pendant la nuit.

SUZANNE, riant.

Oh! oh!

RIRI

Il n'y a pas de oh! oh! Et ce phénomène sera probablement visible plus tôt que vous ne pensez... (Avec intention, chantonnant.) Tra, là, là, là, là, là... Tra... là, là, là!

SUZANNE

Qu'est-ce que ça veut dire?

RIRI, se rapprochant.

Ça veut dire que vous qui faites la maline, vous serez folle de quelqu'un avant huit jours.

SUZANNE, très sincèrement stupéfaite.

Moi!...

RIRI

Oui, vous. Mais regardez-vous donc dans une glace! Regardez vos yeux! Regardez votre taille! Mais vous êtes superbe, ma

chère! Vous ne resterez pas vierge toute votre vie, c'est moi qui vous l'affirme...

SUZANNE

En voilà des expressions! Pardon, et de qui serai-je folle? Vous n'oubliez que ce détail?

RIRI

De qui?

SUZANNE

Sera-ce d'un paysan ou bien d'un prince?

RIRI

Ni de l'un, ni de l'autre, mais c'est plutôt d'un prince que d'un paysan, puisque c'est d'un vicomte.

SUZANNE, d'un air très sincère.

D'un vicomte? De quel vicomte? (Riant aux éclats.) Ah! ah! comment, tu veux parler de...

RIRI

Oui... oui...

SUZANNE

De Monsieur de Samblin ?

RIRI

De Monsieur le vicomte Edgar de Samblin, parfaitement.

SUZANNE, *avec un rire très franc.*

De ce nigaud ?

RIRI

De ce nigaud.

SUZANNE

De ce grand garçon ignorant comme une carpe ?

RIRI

De lui-même.

SUZANNE

Qui ne sait même pas comment s'écrit Galilée ?

RIRI

Maintenant, vous le lui avez appris, il le sait.

SUZANNE

Tiens ! Riri, tu es folle, tu es littéralement folle, tu ne t'imagines pas les énormités que tu dis.

RIRI

Il n'y a qu'à vous voir quand vous lui parlez.

SUZANNE

Mais, ma pauvre petite, je ne fais que me moquer de lui.

RIRI

Vous croyez !

SUZANNE

Quand il me parle, j'ai toujours envie de lui rire au nez... j'ai envie de... de...

RIRI

Vous ne savez pas de quoi vous avez envie. Eh bien! Quand on ne sait pas de quoi on a envie, c'est l'amour.

(On entend un bruit de grelots et de coups de fouet. La porte du fond s'ouvre, paraît le conducteur de l'omnibus, avec des paquets à la main.)

SUZANNE

Tiens, travaillons, au lieu de dire des bêtises pareilles.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE CONDUCTEUR

LE CONDUCTEUR

Voici les colis qui étaient à la gare, Mademoiselle.

SUZANNE

Mettez-les là...

RIRI

Venez que je vous aide.

LE CONDUCTEUR

Vous n'avez plus besoin de moi... Je peux retourner?...

SUZANNE

Bon... Remportez ça.

(Le conducteur charge les paquets et disparaît.)

RIRI, prenant divers paquets les uns après les autres.

Pour Madame Rabot... (Prenant un colis carré.) pour Monsieur le vicomte... Monsieur le vicomte de Samblin.

SUZANNE, saisissant le colis.

Ah ! il faut mettre celui-là de côté, il va venir le chercher tout à l'heure. (Elle regarde le paquet.) Qu'est-ce que ça peut être ?

RIRI

C'est peut-être des cartouches pour la chasse.

SUZANNE

Mais non, ce ne sont pas des cartouches... C'est trop léger... (Elle soupèse le paquet et l'examine curieusement. Un petit silence. Puis elle le repose sur la tablette pendant que Riri la suit des yeux.) Ce serait plutôt des cravates.

RIRI

Oui, plutôt...

SCÈNE XVIII

LE VICOMTE, SUZANNE, RIRI

LE VICOMTE, *sur le seuil de la porte, au fond.*

On peut entrer ?...

SUZANNE

Mais certainement... Ce n'est pas défendu.

RIRI

Monsieur le vicomte, nous parlions justement de vous. Vous n'aviez jamais vu de bureau de poste, Monsieur le vicomte?

LE VICOMTE

Si... si...! vaguement...

RIRI, *désignant l'appareil de droite.*

Ça, c'est le télégraphe...

LE VICOMTE

Ah! ah!... Mon paquet est-il arrivé?

SUZANNE

Le voici... Il n'est pas lourd.

LE VICOMTE, le prenant.

Je parie que vous ne deviniez pas ce que c'est?

BIBI

Nous nous le demandions précisément comme vous entriez, Monsieur le vicomte.

SUZANNE

Nous hésitions entre des cravates et des cartouches.

LE VICOMTE, riant.

Ni l'un ni l'autre.

SUZANNE

Ah ! ah !

LE VICOMTE

Vous ne devineriez jamais, j'aime mieux vous le dire. Ce sont des lettres de faire part. Et même... attendez... Il décachète le paquet. Comme vous êtes bien gentilles toutes les deux, je vais vous en donner une à chacune.

Il donne une lettre à Suzanne et une à Riri.)

SUZANNE

De faire part... de quoi ?

LE VIMOMTE

Lisez... lisez...

SUZANNE, lisant.

Monsieur le Vicomte de Samblin a l'honneur de vous faire part de son mariage...

LE VICOMTE

Ah! ah!

SUZANNE, d'une voix subitement altérée.

Vous... vous mariez?

LE VICOMTE, vivement.

Voilà comment je suis.

SUZANNE

Ah!...

Elle chancelle légèrement et passe sa main sur son front comme étonnée elle-même du sentiment qu'elle éprouve. Ce manège passe inaperçu du vicomte qui s'est retourné pour examiner des lettres.)

RIRI, à mi-voix et lui prenant les mains.

Hé! Qu'est-ce que vous avez?

SUZANNE, même jeu.

Rien... Rien... laisse.

RIRI, même jeu et rapidement.

Vous allez vous trouver mal...

SUZANNE, se redressant.

Non, non... C'est passé ! c'est passé.

RIRI, à elle-même.

J'en étais sûre, parbleu! Pauvre petite! (Au vicomte qui essaye maladroitement de refaire le paquet.) Vous n'y arriverez jamais tout seul, Monsieur le vicomte. Je vais vous aider.

SUZANNE, à part, avec colère.

Alors, c'est vrai?... c'est vrai?... J'aime ce grand nigaud, cet imbécile!

(Elle montre le poing d'une façon un peu comique au vicomte, qui à ce moment est assis le dos tourné à la table de droite avec Riri.)

LE VICOMTE, se retourne et aperçoit Suzanne le poing tendu vers lui, étonné.

Eh bien! Eh bien!

SUZANNE, sans s'en occuper et allant à l'endroit où elle a laissé tout à l'heure la lettre de faire part, toujours à elle-même.

Et avec qui se marie-t-il ? Je n'ai seulement pas regardé... (Lisant à haute voix.) Avec Hermance !... Ah ! c'est encore mieux... C'est encore mieux !...

LE VICOMTE, entendant.

Comment ! Hermance ?... C'est vous qui avez dit... Hermance !

SUZANNE

Qui voulez-vous que ce soit ?

LE VICOMTE

Mais c'est le nom de..

SUZANNE

C'est le nom de votre fiancée... Hermance Liseuil, veuve Lureau.

LE VICOMTE

Parfaitement, veuve Lureau... vous la connaissez donc ?

SUZANNE

Très bien ! Très bien ! Nous avons été élevées à la même pension.

LE VICOMTE

Oh ! que c'est curieux !

RIRI, à part.

Je vais les laisser ensemble... Qu'est-ce que je risque ?...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE XIX

LE VICOMTE, SUZANNE, un instant DEUX MESSIEURS.

LE VICOMTE

Comment se fait-il qu'Hermance ne m'ait jamais parlé de vous?

SUZANNE

Elle n'a pas eu l'occasion, probablement.

LE VICOMTE

Mais si... mais si... moi je lui ai parlé plusieurs fois de vous... Je lui ai dit : « Tiens! elle est gentille, notre nouvelle receveuse, et puis, elle n'est pas bête. »

SUZANNE, avec ironie.

Vous lui avez dit que je n'étais pas bête? Merci...

LE VICOMTE

Parfaitement. Je l'ai dit et je le répète... Vous n'êtes pas bête du tout.

SUZANNE

Que d'honneur, Monsieur le vicomte!

LE VICOMTE

Eh! Je vois bien que vous vous moquez de moi.

SUZANNE, protestant.

Oh!

LE VICOMTE

C'est peut-être vous qui me trouvez bête?...

SUZANNE, même jeu.

Oh!

LE VICOMTE

Je ne suis pas un aigle, évidemment, mais j'ai mon opinion sur les gens, et mon opinion

sur vous est très bonne, tout ce qu'il y a de meilleur. Et je vais vous en donner une preuve tout de suite. Je veux que vous veniez chez nous quand nous serons mariés!...

SUZANNE

Moi, chez vous? Ah! non, par exemple...

LE VICOMTE

Et pourquoi pas?

SUZANNE

Pourquoi pas?

LE VICOMTE

Oui, pourquoi pas?

SUZANNE, à part.

J'ai envie de le gifler. Il n'y a pas à dire, c'est l'amour.

LE VICOMTE

Oh! je devine, vous avez peur qu'on ne jase dans le pays en voyant le vicomte et la vicomtesse de Samblin recevoir familièrement dans leur château « la petite buraliste » comme on vous appelle.

SUZANNE

Je m'en moque un peu qu'on jase!

LE VICOMTE

Et moi donc! Nous vivons à une époque où l'on ne doit plus avoir de préjugés! Si personne n'avait plus de préjugés, ils ne tarderaient pas à disparaître.

SUZANNE

Je suis bien de votre avis.

LE VICOMTE

Une simple receveuse des postes qui est

honnête, vaut bien une femme du monde qui ne l'est pas.

SUZANNE

Et même qui l'est.

LE VICOMTE

Parfaitement... Ah ! ah ! parfaitement... Vous êtes charmante. Et vous dînez demain à la maison, avec Hermance et quelques intimes.

SUZANNE

Je vous remercie beaucoup, Monsieur le vicomte. Mais c'est impossible... absolument impossible... Une invitation antérieure...

LE VICOMTE

Une invitation antérieure à Pressigny!... Je ne coupe pas dans ces blagues-là.

SUZANNE

C'est pourtant la vérité.

LE VICOMTE

Oui. Et où dînez-vous, s'il vous plaît?

SUZANNE

Mais...

LE VICOMTE

Ah! vous ne savez même pas?... Allons? Il y a quelque chose que vous ne voulez pas me dire?... Seriez-vous brouillée avec Hermance, par hasard?

SUZANNE

Non... non... (Se reprenant. Si... si, nous sommes en froid. Vous comprenez que je ne puis guère...

LE VICOMTE

Vous êtes en froid, je vous réconcilierai pas plus tard que ce soir...

SUZANNE, un peu nerveuse.

Je vous prie de ne pas lui parler de ça...

LE VICOMTE

Mais...

SUZANNE, un peu plus nerveusement encore.

Il faut me jurer que vous ne lui en parlerez pas.

LE VICOMTE, quittant brusquement son paquet de lettres et s'approchant d'elle.

Qu'est-ce qu'il y a? Nom d'un chien, qu'est-ce qu'il y a? C'est agaçant à la fin de ne pas vouloir me dire..

SUZANNE

Il n'y a rien, là! Moi aussi, à la fin, ça m'agace, ça m'agace! Je ne vous demande rien, n'est-ce pas? Je n'ai rien fait pour que vous m'invitiez à dîner!... Je vous remercie beaucoup, beaucoup, je vous suis très reconnaissante... C'est très flatteur pour moi, pour une simple receveuse des postes d'être invitée au château de Sous-Bois. Je n'oublierai jamais

l'honneur que vous me faites. Mais j'ai bien le droit de refuser, je suppose! Je ne veux voir personne, personne! en ai-je le droit, oui ou non? C'est vrai ça... mariez-vous et laissez-moi tranquille. Si je ne suis plus libre... de... de... C'est vrai ça! *Elle s'arrête légèrement suffoquée et comme prête à pleurer.* Je ne sais plus quoi dire... aussi... je ne sais plus quoi dire...

LE VICOMTE, *vivement, lui prenant les mains.*

Vous pleurez maintenant! Voilà que vous pleurez.

SUZANNE

Mais non, je ne pleure pas... je ris... vous voyez, je ris...

LE VICOMTE

Non... vous ne riez pas... vous avez une grosse larme... là... tenez, là...

SUZANNE, se dégageant.

Laissez-moi, je vous prie... éloignez-vous, en voilà assez, j'ai mon travail à faire, moi!

Elle va vivement au guichet en apercevant successivement deux personnes.)

LE VICOMTE, à part, la regardant.

Qu'est-ce qu'elle a? Mais qu'est-ce qu'elle a donc?

SUZANNE, au premier Monsieur, avec volubilité.

Un timbre de quinze, et un de cinq... Voici Monsieur...

LE SECOND MONSIEUR

Poste restante, aux initiales A. B. C.

SUZANNE

A. B. C. Lettre ou dépêche?

LE SECOND MONSIEUR

Lettre !

SUZANNE, au second Monsieur, lui remettant une lettre après avoir fouillé fièvreusement.

Voici, Monsieur.

LE SECOND MONSIEUR

Merci, Mademoiselle.

(Il s'éloigne.)

LE VICOMTE, à lui-même.

Cette histoire est inexplicable. Il n'y a qu'une chose qui l'expliquerait, mais ça, ça serait tellement extraordinaire !

SUZANNE, se retournant.

Vous êtes encore là, Monsieur le vicomte !

LE VICOMTE

Oui, je suis encore là... et je me dis... il

n'y a qu'une chose qui expliquerait cette histoire.

SUZANNE

Quelle histoire d'abord?...

LE VICOMTE

Celle qui vient de se passer : votre refus... le petit mystère... et puis vos larmes... et puis l'état dans lequel vous êtes depuis un instant... Il n'y a qu'une chose qui expliquerait tout ça... Mais c'est tellement extraordinaire que je n'ose pas le dire.

SUZANNE

Vous faites bien.

LE VICOMTE

C'est extraordinaire et c'est possible à la fois, parce que, avec les femmes, on ne sait jamais... En tout cas, ça aurait l'avantage de tout expliquer... Eh bien! cette chose, c'est que vous soyez amoureuse de moi...

SUZANNE

Moi, amoureuse de!...

LE VICOMTE

C'est idiot, évidemment... mais avouez que ça explique bien...

SUZANNE

Vous êtes fou, n'est-ce pas?

LE VICOMTE, près d'elle en ce moment.

Vous n'êtes pas amoureuse de moi?... Vous ne l'êtes pas, c'est bien sûr?

SUZANNE

Oh! oui, c'est... c'est bien sûr... c'est bien sûr...

LE VICOMTE, la regardant.

Vous ne l'êtes pas?

SUZANNE, brusquement.

Eh bien! oui... j'aime autant vous le dire. Ça n'en finirait plus... oui... je suis amoureuse de vous... oui... oui... oui... Et maintenant, allez-vous-en! Allez-vous-en!

LE VICOMTE, stupéfait tout de même.

Vous m'aimez?

SUZANNE

Oui, je vous aime. (Lui montrant la porte.) Sortez!

LE VICOMTE

Que c'est bête, mon Dieu, que c'est bête!

SUZANNE

Vous n'allez pas rester planté là, je suppose? Si je vous ai fait un pareil aveu, dans un moment d'énervement, c'est pour que vous me laissiez tranquille à partir d'aujourd'hui, pour

que vous ne m'adressiez plus la parole... pour que je ne vous vois plus enfin... ou le moins possible...

LE VICOMTE

Que c'est bête, mon Dieu, que c'est bête! Et pourquoi vous êtes-vous montée la tête sur moi, je me le demande?

SUZANNE

Moi aussi.

LE VICOMTE

Oh! parbleu, je m'en doute un peu.

SUZANNE

Eh bien! vous en avez de la chance!

LE VICOMTE

Vous êtes romanesque. Toutes les jeunes filles sont romanesques. Je suis le vicomte de Samblin, le dernier rejeton d'une des plus

vieilles familles de France. Tout ça vous a tourné la tête.

SUZANNE

Oh! bien! la noblesse!... Ça m'est un peu égal, la noblesse... Je n'ai plus de famille, moi; mais quand j'en avais une, elle était aussi noble que la vôtre.

LE VICOMTE

Alors, il faudrait admettre que ce soit ma personne, que ce soit pour moi-même?

SUZANNE

Nous n'allons pas recommencer, n'est-ce pas?

LE VICOMTE

J'aime autant ça, d'ailleurs! ça m'embête d'un côté, à cause de vous, mais de l'autre côté, je suis flatté. J'avais déjà été aimé plusieurs fois, mais jamais pour moi-même.

CHRISTOFLE & CIE

PARIS — 56, RUE DE BONDY, 56 — PARIS



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

CHRISTOFLE & CIE

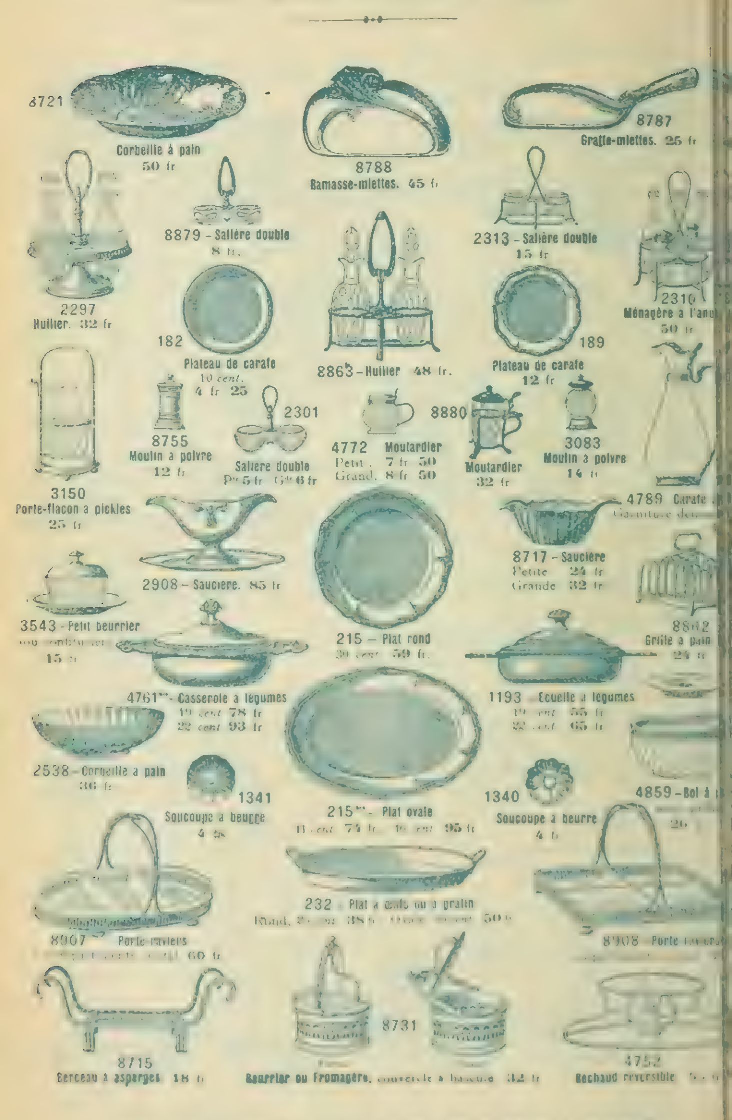
PARIS — 56, RUE DE BONDY, 56 — PARIS



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

CHRISTOFLE & CIE

PARIS — 56, RUE DE BONDY, 56 — PARIS

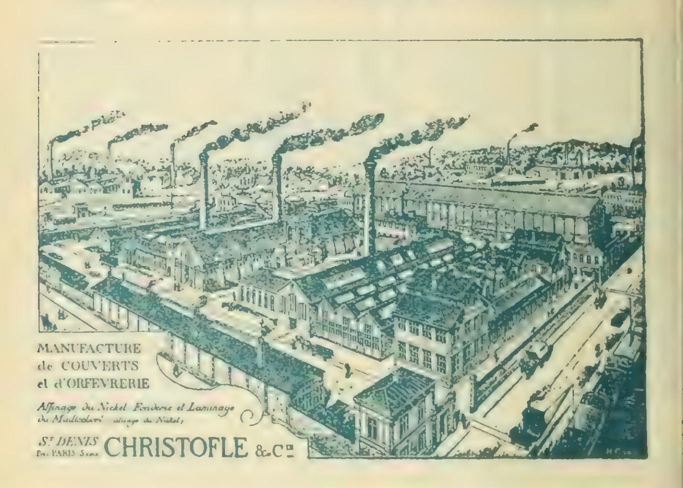


ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

CHRISTOFLE & C[IE]

56, rue de Bondy — PARIS

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE



TARIF DE RÉARGENTURE

Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'ar[gent] retrouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralem[ent].

POIDS d'argent	**Couverts et petite Orfèvrerie** (Réparation et brunissage compris)		PRI[X]
gr.			fr.
84	Couverts de table	*les 24 pièces.*	39
60	— de dessert	—	33
18	Cuillers à café	*les 12 pièces.*	10
12	Louche ou cuiller à potage, grande	*la pièce.*	6
10	— — — moyenne	—	5
8	— — — petite	—	4
6	Cuiller à ragoût	—	3

Grosse Orfèvrerie

Pour les pièces de *Grosse Orfèvrerie*, il est impossible de donner les p[rix] d'avance, ces prix variant suivant l'importance des réparations à faire av[ant] de les réargenter.

Nous rappelons à notre Clientèle que nous réargent[ons] tous les couverts et autres pièces d'orfèvrerie quelle q[ue] soit l'origine de leur fabrication.

SUZANNE

Et votre femme, votre future femme, elle ne vous aime donc pas?

LE VICOMTE

Mais si, elle m'aime, comme je l'aime, comme on aime dans la province.

SUZANNE

C'est-à-dire que vous faites un mariage de convenance?

LE VICOMTE

C'est ça.

SUZANNE

Le hideux mariage de convenance?

LE VICOMTE

J'espère qu'il ne sera pas hideux. Quant à vous, vous avez commis une faute, une grosse faute.

SUZANNE

Vraiment?

LE VICOMTE

A l'heure où vous vous êtes aperçu que vous m'aimiez...

SUZANNE

A l'heure! Est-ce que vous croyez qu'on voit ça à une pendule?

LE VICOMTE

N'importe! vous auriez dû venir me le dire tout de suite. C'est stupide de cacher ces choses-là. Le premier qui est amoureux devrait venir le dire à l'autre immédiatement. Si vous aviez agi ainsi à ce moment-là, les lettres de faire part n'étaient pas commandées, je n'avais pas donné ma parole, et je vous aurais répondu : « Eh bien! attendons un peu, nous allons voir ce qui va se passer. »

SUZANNE

Non! C'est trop fort!

LE VICOMTE

Et j'irai plus loin, je vous aurais peut-être épousée.

SUZANNE

Oh!

LE VICOMTE

Parfaitement, moi, le vicomte de Samblin, j'aurais peut-être épousé la petite receveuse des postes de Pressigny. Ça aurait été un mariage très moderne... Par malheur... il est trop tard.

SUZANNE

Vous tairez-vous, à la fin!... Vous ne comprenez donc pas que c'est abominable ce que vous me dites!...

LE VICOMTE

Il est trop tard. N'en parlons donc plus...

puisqu'il est trop tard. Et vous, qu'est-ce que vous allez faire?

SUZANNE

Est-ce que je sais?

LE VICOMTE

Il y a bien une combinaison.

SUZANNE

Une combinaison?

LE VICOMTE

Il y a bien une combinaison qui arrangerait tout, mais vous ne voudriez probablement pas...

SUZANNE

Une combinaison?...

LE VICOMTE

Ce serait que vous deveniez... (Il s'arrête.) Non, vous ne voudrez pas.

SUZANNE

Que je devienne quoi?

LE VICOMTE

Je vais toujours vous le dire, vous en ferez ce que vous voudrez... Que vous deveniez ma bonne amie...

SUZANNE, indignée.

Par exemple!...

LE VICOMTE

Ça arrangerait tout...

SUZANNE

Vous perdez la tête, n'est-ce pas? Pour qui me prenez-vous?

LE VICOMTE

Ne vous fâchez pas... ne vous fâchez pas... Je cherche! Parce que maintenant, après ce

que nous nous sommes dit, je m'intéresse beaucoup à vous. Il y a entre nous un petit lien... On ne peut pas être mari et femme, on ne sera pas amant et maîtresse, et nous ne sommes tout de même pas des étrangers... nous sommes... quelque chose qui n'a pas de nom, mais qui est très gentil... Donnez-moi la main. Je vous laisse, Mademoiselle Suzanne. (Fausse sortie, revenant brusquement.) Et savez-vous ce qu'il y a encore de plus bête dans cette histoire-là? Je vais me marier avec Hermance, dans trois semaines, n'est-ce pas? Eh bien! je suis convaincu que c'est un mariage qui ne sera pas heureux.

SUZANNE

Mais...

LE VICOMTE

J'en ai le pressentiment. Au revoir, Mademoiselle Suzanne. Au revoir!... C'est réglé, c'est un mariage qui finira mal! (Il sort.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

A PARIS, CHEZ SUZANNE BOREL

Un petit salon très élégant. Profonde baie, à gauche. Appareil téléphonique sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

LEBARDIN, PAGENEL, SUZANNE, DELPHINE

(Au lever du rideau, Pagenel, Lebardin et Delphine sont assis autour d'une petite table. Suzanne verse le café.)

PAGENEL, à Suzanne.

La moitié d'une tasse, je vous en prie, la moitié me suffira.

SUZANNE

Comme ça ?

PAGENEL

Comme ça.

LEBARDIN

Tu n'aimes donc plus le café, maintenant ?...

PAGENEL

Si... mais depuis ce matin, je ne suis pas très bien portant... J'ai de vagues douleurs aux articulations...

LEBARDIN

Des rhumatismes ?

PAGENEL

Là .. au genou... (Etendant la jambe.) Aïe ! Oui, c'est au genou droit.

DELPHINE

Il va falloir vous ranger, mon pauvre ami

LEBARDIN

Et ne plus venir à Paris que tous les deux mois... Ah! ah!

PAGENEL, *à Lebardin.*

Toi, par exemple, tu es étonnant. Tu as dix ans de moins

LEBARDIN

N'est-ce pas?

DELPHINE

Parce que Monsieur Lebardin a toujours été sage, tandis que vous, vous êtes un coureur.

SUZANNE, *à Lebardin, lui versant du café.*

Assez?

LEBARDIN

Non... Non... encore une fois, si vous voulez bien... (Avec tendresse.) Si vous voulez bien...

Il lui prend la main gauche et la lui baise.

SUZANNE

Voyons, soyez raisonnable.

PAGENEL

Tâche de te tenir un peu devant le monde, sapristi!... Comment? Vous ne vous êtes pas quittés depuis hier au soir et ça ne suffit pas?...

LEBARDIN

Non.

DELPHINE

Bravo! Et d'ailleurs nous allons vous laisser, les amoureux... J'ai envie d'aller voir les éléphants aux Folies-Bergère...

LEBARDIN

Bonne idée... On dit qu'ils sont magnifiques...

DELPHINE

Superbes.

PAGENEL

Après les éléphants, nous rentrerons, voulez-vous, chère amie?

DELPHINE

Vous me mènerez bien prendre une tasse de chocolat. Vous savez bien que je ne peux pas me coucher sans avoir pris une tasse de chocolat. Expliquez ça comme vous voudrez.

SUZANNE

Mais, venez donc la prendre ici.

DELPHINE

C'est ça!...

PAGENEL

Je ne demande pas mieux... (A Lebardin, en riant.) Ça t'embête ça...

LEBARDIN

Je suis enchanté, au contraire, enchanté...

DELPHINE

Alors, je vais m'habiller... quoique nous ayons le temps... Ce n'est que dans une demi-heure, les éléphants.

SUZANNE, à Delphine.

Votre chapeau est dans ma chambre, je crois...

(Elles sortent toutes les deux à droite, deuxième plan.)

SCÈNE II

LEBARDIN, PAGENEL

PAGENEL

Quand rentres-tu à Pressigny ?

LEBARDIN

Demain, après déjeuner.

PAGENEL

Tu es arrivé hier soir, par le train de onze heures ?

LEBARDIN

Oui.

PAGENEL

Et ta femme ? Qu'est-ce que tu as raconté à ta femme ?

LEBARDIN

Ça, c'est le point noir. J'ai dit que Blanchet mariait une de ses nièces et qu'il me suppliait d'être témoin. J'ai même emporté mon habit pour donner plus de vraisemblance.

PAGENEL

Et ça a pris?

LEBARDIN

Ça a eu l'air de prendre. Ma femme m'a dit : « Ce bon Blanchet, tu l'embrasseras pour moi. »

PAGENEL

Et c'est tout?

LEBARDIN

C'est tout.

PAGENEL

Tu aurais dû y passer à tout hasard, chez Blanchet, pour le prévenir.

LEBARDIN

C'est ce que j'ai fait, mais il n'y était pas. Il a justement quitté Paris hier soir.

PAGENEL

Tout ça va très bien.

LEBARDIN

Espérons-le, mon ami, espérons-le.

PAGENEL

Alors, tu es ici depuis vingt-quatre heures... Heureux homme ! Heureux homme ! Elle est charmante, tu sais ; c'est une maîtresse délicieuse. Je te fais mes compliments bien sincères.

LEBARDIN

Oh ! ne va pas croire des choses...

PAGENEL

Pas de fausse modestie ! D'autant plus que

je peux te le dire maintenant, je ne le croyais pas.

LEBARDIN

Qu'est-ce que tu ne croyais pas?

PAGENEL

Que tu réussirais. Quand tu m'as demandé d'aller te louer un appartement à Paris, de le meubler, j'étais convaincu que tu te faisais des illusions. Tu l'as enfin, ta Louisette, cette fois-ci !

LEBARDIN

Il est inutile de rappeler... de rappeler... Quelle manie tu as !

PAGENEL

C'est une belle revanche ! Tu as mis vingt ans à la prendre, mais tu l'as bien prise. Dis-moi?

LEBARDIN

Quoi ?

PAGENEL

Elle est exquise, n'est-ce pas ?

LEBARDIN

Exquise.

PAGENEL

Une fraîcheur,... une jeunesse...

LEBARDIN

Oui.

PAGENEL

Une grâce...

LEBARDIN

Oui.

PAGENEL

Hum !... Elle devait être l'innocence même ?

LEBARDIN

Oui... Oui...

PAGENEL

Un rêve, enfin!

LEBARDIN

Tu l'as dit, un rêve.

PAGENEL

Je ne te demande pas de détails.

LEBARDIN

Je ne t'en donnerais pas.

PAGENEL

Ah! elles t'en auront fait faire, dans la vie, les blondes à l'air candide et virginal!

LEBARDIN

Je commence à le croire.

(Rentrent Delphine et Suzanne.)

SCÈNE III

LES MÊMES, DELPHINE, SUZANNE

DELPHINE, chapeau, manteau.

Là! je suis prête... Venez-vous?

PAGENEL

Quand vous voudrez, chère amie. Je vais prendre mon chapeau.

DELPHINE

Je boirais bien un verre de chartreuse avant de partir.

LEBARDIN, à Pagenel, qui se dirige à gauche.

Je vais avec toi.

Pendant que Suzanne sert Delphine, aux premiers mots de la conversation, Pagenel prend le bras de Lebardin, et ils s'éloignent un peu dans la baie de gauche.)

SCÈNE IV

SUZANNE, DELPHINE, puis PAGENEL
LEBARDIN

DELPHINE

J'adore la chartreuse... Et vous ?

SUZANNE

De temps en temps.

DELPHINE

Dites ?... Est-ce drôle tous ces gens de la province qui viennent tromper leur femme à Paris ?

SUZANNE

C'est fort drôle.

DELPHINE

Et il faut bien se dire, ma chère, que pour

des femmes comme nous qui tiennent avant tout à faire leur position, c'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux.

SUZANNE

Oui... oui...

DELPHINE

Les Parisiens sont peut-être plus gais, mais ils nous prennent pour des joujoux, voilà l'embêtant. Ce n'est pas vrai ce que je dis?

SUZANNE

C'est bien vrai.

DELPHINE

Moi, je ne tiens pas à faire la noce. Vous verrez, quand vous me connaîtrez davantage, j'ai un grand fond de sérieux. Dame, je m'amuse par-ci, par-là... Je vous dirais que je ne trompe pas Pagenel, vous ne le croiriez pas.

SUZANNE

Je ne le croirais pas.

DELPHINE

Mais je conserve de la tenue, c'est l'essentiel. Et je les aime bien tous les deux, Edmond et lui, chacun dans son genre. La seule différence qu'il y ait, c'est que Pagenel ne sait pas que j'ai Edmond, tandis qu'Edmond sait que j'ai Pagenel.

SUZANNE

C'est une différence insignifiante.

DELPHINE

N'est-ce pas? Vous me plaisez. Vous savez, je suis sûre que nous deviendrons bonnes amies. On m'a raconté votre histoire, elle est très intéressante. Qui a été votre premier?

SUZANNE

Quel premier?

DELPHINE

Vous ne voulez pas encore me le dire... Nous ne nous connaissons pas assez pour que vous me fassiez vos confidences. Ça viendra... Moi, mon premier a été un élève de l'École des Beaux-Arts... Je donnais des leçons de piano à cette époque-là... Car j'ai reçu de l'instruction, et je ne le regrette pas. Quoique devienne une femme, plus tard, il vaut mieux qu'elle ait reçu de l'instruction, ça ne peut pas nuire. Cet élève des Beaux-Arts, figurez-vous, il a failli m'épouser! Au dernier moment, il en a épousé une autre, je ne me rappelle plus pourquoi... Aujourd'hui, je serais la femme d'un architecte, il s'en est fallu de ça, tenez... Vous avez dû le remarquer, nous autres femmes, c'est toujours une machine de rien du tout qui décide de notre vie. En un quart d'heure, on

va d'un côté ou de l'autre, et puis c'est fini. Il faut en prendre son parti. Je suis très heureuse d'avoir fait votre connaissance. Et vous ?

SUZANNE

Moi aussi, je vous trouve très gentille.

(Reviennent Pagenel et Lebardin.)

PAGENEL, chapeau à la main, pardessus, canne.

Vous y êtes, ma chère amie ?

DELPHINE

Me voici. (A Suzanne.) A tout à l'heure, ma chère.

PAGENEL, à Suzanne.

A tout à l'heure, Mademoiselle, puisque vous avez la bonté de nous attendre.

DELPHINE

Bonsoir, mon petit Lebardin.

(Sortent Pagenel et Delphine.)

SCÈNE V

LEBARDIN, SUZANNE

Suzanne sonne. Parait une femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE

Je débarrasse, Madame?

SUZANNE

Oui... oui... (La bonne emporte les tasses. — Lebardin et Suzanne restent un certain temps sans se parler. — Lebardin se promène mélancoliquement de long en large.) Pourquoi ne fumez-vous pas une petite cigarette, mon ami? Je sais qu'après dîner vous aimez fumer une petite cigarette.

LEBARDIN

Vous êtes trop aimable.

SUZANNE

Un verre de chartreuse?

LEBARDIN

Merci, je veux bien.

SUZANNE

Jaune ou verte?

LEBARDIN, réfléchissant.

Verte.

SUZANNE

Voici. Et alors?...

LEBARDIN, pendant que Suzanne verse.

Suzanne?

SUZANNE

Mon ami?

LEBARDIN

Écoutez-moi...?

SUZANNE

Je vous écoute, mon ami, je vous écoute.

LEBARDIN

Il y a deux mois, juste aujourd'hui, il y a deux mois je vous ai dit dans le bureau de poste, je vous ai dit : « Réfléchissez ! » Quelque temps après, un beau soir, au moment où je m'y attendais le moins, vous m'avez dit tout d'un coup à travers le guichet, vous m'avez dit : « Je suis décidée ». Vous vous le rappelez, n'est-ce pas, vous vous le rappelez?...

SUZANNE

Je me le rappelle... C'était le jour où Monsieur le vicomte de Samblin venait de se marier.

LEBARDIN

Parfaitement.

SUZANNE

C'était le jour où il venait d'épouser Madame veuve Lureau.

LEBARDIN

C'est cela.

SUZANNE

Madame veuve Lureau, mon amie d'enfance. Je les ai vus tous les deux aller à l'église dans une superbe calèche...

LEBARDIN

Oui.

SUZANNE

Ils ont même passé devant le bureau de poste. Je les ai vus ensuite revenir de l'église. (Soupirant.) Et ils ont passé encore devant le bureau de poste.

LEBARDIN

Oui, en effet. Mais quel rapport avec?...

SUZANNE

Ça n'a aucun rapport avec... absolument aucun rapport. Et le soir de ce jour-là, à travers le guichet, le deuxième guichet à gauche en entrant, je vous ai dit : « Je suis décidée. » Je m'en souviens comme si j'y étais.

LEBARDIN

Bon... Je me suis donc empressé de vous installer, avec quelle joie, avec quel bonheur...

SUZANNE

Et vous les avez revus, naturellement?

LEBARDIN

Qui?

SUZANNE

Monsieur le vicomte et Madame la vicomtesse?

LEBARDIN

Je les ai revus souvent... Je charge donc Pagenel de...

SUZANNE

Ils sont heureux en ménage, j'espère?

LEBARDIN

Très heureux, du moins je le suppose... Pagenel accepte, va à Paris... Et vous... alors...

SUZANNE

Moi, alors je demande à l'Inspecteur un petit congé pour affaires de famille... Il me l'accorde. Je laisse Riri au bureau... et je pars m'installer ici...

LEBARDIN, continuant.

Et hier soir...

SUZANNE

Et hier soir vous arrivez par le train de onze heures... Je le sais bien, mon ami, je le sais bien.

LEBARDIN

Laissez-moi achever. Quand j'aurai fini, vous verrez comme la situation sera nette. Hier soir donc, j'arrive à la gare d'Orléans. Vous m'attendiez. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle délicieuse surprise ça a été pour moi de vous trouver à la gare. Nous prenons un fiacre, — ne riez pas, je vous prie, ne riez pas. — Nous prenons un fiacre et je donne votre adresse au cocher. Dans le fiacre j'essaye de vous embrasser. Vous me dites, avec une certaine indignation : « Oh ! mon ami, dans un fiacre ! » Je n'insiste pas, parce que je pensais : « Nous n'y serons pas tou-

jours dans le fiacre! » Nous arrivons à votre porte, nous descendons, je sonne, et alors vous me murmurez à l'oreille : « Si vous étiez bien gentil, vous ne savez pas ce que vous feriez? Vous iriez à l'hôtel, parce que ce soir je tombe de sommeil. »

SUZANNE

C'était vrai, je tombais de sommeil, positivement.

LEBARDIN

Je continue à ne pas insister.

SUZANNE

Vous avez été charmant, je n'oublierai jamais ça.

LEBARDIN

Moi non plus. Je vais donc au Grand-Hôtel, je passe une très mauvaise nuit. Je ne vous reproche rien. Enfin, ce matin, je reçois un petit bleu de vous, m'invitant à déjeuner.

J'accours. Nous déjeunons. Après déjeuner, vous manifestez le désir d'aller faire quelques emplettes dans des magasins. Nous ne restons pas une minute en tête à tête. Ensuite, vous me demandez d'inviter Pagenel et sa bonne amie à dîner.

SUZANNE

Monsieur Pagenel a été parfait dans cette circonstance, c'était bien le moins... Ne dirait-on pas que tout cela est extraordinaire?

LEBARDIN

Mais si!... Voilà où est votre erreur, justement. C'est extraordinaire. Vous ne pouvez même pas vous rendre compte à quel point ça l'est. Oui, oui, je sais bien qu'à Pressigny je vous ai promis de... de... Mais quand vous connaîtrez la vie davantage, vous saurez qu'on fait des promesses dans certains cas, mais que ces promesses, il est convenu, il est tacitement convenu qu'on ne les tiendra pas. Mais oui, que voulez-vous que je vous dise? C'est

comme ça! Lorsqu'un homme et une femme se trouvent dans la situation où nous sommes, il y a un vieil usage, un usage remontant à la plus haute antiquité qui exige que la femme... que la femme... fasse... des concessions... montre. . montre... de la bonne volonté... Mais oui... Ça a toujours été comme ça, je vous assure. Alors, voilà, moi, maintenant moi... comme je suis obligé de rentrer demain matin à Pressigny et que je ne pourrai pas revenir avant longtemps peut-être... je vous demande si vous exigez que j'aille encore... que j'aille encore à l'hôtel cette nuit. J'ajoute. . j'ajoute qu'en vous demandant cela, je vous demande une chose qui n'est pas extravagante. Et si des gens nous écoutaient, je vous jure qu'ils seraient de mon avis et qu'ils trouveraient comme moi que c'est une chose toute naturelle que je vous demande.

SUZANNE

Voyons, ne froncez pas les sourcils, ne vous fâchez pas...

LEBARDIN

Remarquez de plus que Pagenel est convaincu que nous... et Delphine aussi... ils ne peuvent pas ne pas être convaincus...

SUZANNE

Eh bien! votre amour-propre est sain et sauf.

LEBARDIN

Évidemment... mais il n'y a pas que l'amour-propre... Je vous adore, moi, vous ne tenez pas compte de ça, je vous adore.

SUZANNE

Eh bien! oui là, vous avez raison... Je vous demande pardon, il ne faut pas m'en vouloir, oui, je vous demande pardon. Tenez, venez vous asseoir là, près de moi. Il faut me pardonner. Oui, c'est vrai, j'ai l'air de ne pas bien me conduire avec vous, mais j'ai des excuses. Quand vous m'avez fait cette proposition, je

ne vous connaissais pas, vous m'étiez même plutôt antipathique, j'aime autant vous le dire. Et comme j'avais des raisons de ne pas rester à Pressigny; comme à ce moment-là j'avais de mon métier par dessus la tête, je pensais : essayons toujours, faisons cette expérience, nous verrons après; qu'est-ce que je risque? Je ne m'occupais pas de vous; je vous prenais pour un Monsieur quelconque, qui veut avoir une maîtresse, et ce qui pouvait vous arriver m'était bien égal. Mais aujourd'hui, vous m'avez écrit des lettres très jolies, très délicates, nous avons causé ensemble et je regrette ce que j'ai fait... Je regrette de vous avoir entraîné dans cette aventure, parce que, voyez-vous, j'ai bien réfléchi. J'ai une grande sympathie pour vous... beaucoup d'affection. Je sens que nous deviendrons de bons camarades, mais pour le reste je ne pourrais pas.

LEBARDIN, se levant brusquement.

La même phrase que Louisette! La même!

SUZANNE

Louisette?

LEBARDIN

Vous ne pouvez pas comprendre... Il n'y a que moi!... Allons! Allons! cette fois-ci, ça y est bien! C'est entendu, c'est convenu! Chaque fois que je serais amoureux d'une femme, ça sera la même chose! Ça m'est arrivé à vingt ans, ça m'arrive encore à quarante-cinq, ça m'est arrivé une fois dans l'intervalle, je ne l'ai dit à personne! Je le sais maintenant : il n'y a rien à faire!... Si, il y a quelque chose à faire! Il y a à faire la noce, et ça ne va pas traîner! et ce sera de votre faute.

SUZANNE

Vous avez l'intention de faire la noce?

LEBARDIN

Parfaitement!

SUZANNE

Il ne faut pas, Monsieur Lebardin, il ne faut pas. Les gens comme vous ne doivent pas faire la noce, ça ne leur réussira jamais. C'est bon pour votre ami, Monsieur Pagenel, cette vie-là... Mais vous, vous finiriez par devenir amoureux de quelque méchante petite femme qui vous en ferait voir de toutes les couleurs. Rentrez chez vous, Monsieur Lebardin, pendant que moi je rentrerai dans l'administration des Postes. C'est ce que nous avons de mieux à faire tous les deux.

LEBARDIN

Jamais de la vie, vous entendez, jamais de la vie!

SUZANNE

Vous allez me jurer que vous rentrerez chez vous demain matin.

LEBARDIN

Non.

SUZANNE

Vous allez me le jurer, si vous avez un peu d'amitié pour moi. Et si vous me le jurez, je vous embrasserai tout de suite pour la peine.

LEBARDIN

Vous m'embrasserez?

SUZANNE

Sur les deux joues.

LEBARDIN

Et moi je vous embrasserai aussi?

SUZANNE

Vous m'embrasserez aussi.

LEBARDIN

Alors, que voulez-vous, je jure.

SUZANNE

Bien. Et moi...

(Elle l'embrasse franchement sur les deux joues. Paraît Pagenel par la baie.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAGENEL

PAGENEL

Encore!... Mille pardons de vous déranger, mes enfants.

LEBARDIN

Qu'y a-t-il?

PAGENEL

Nous ne viendrons pas chez vous tout à l'heure. Nous ne resterons même pas jusqu'à la fin du spectacle, nous rentrerons. Je suis très pincé!... Aïe!...

(Il boitille.)

LEBARDIN

Des rhumatismes?

PAGENEL

Je crois que je tiens une bonne sciatique, tout simplement. Je suis sorti à pied pour me dégourdir les jambes et pour vous avertir. J'ai laissé Delphine avec des amis... A propos d'amis, devinez qui je rencontre aux Folies-Bergère? Monsieur le vicomte de Samblin...

SUZANNE

Le vicomte de Samblin?

PAGENEL

Lui-même, qui se promenait mélancoliquement tout seul.

LEBARDIN

Tu lui as parlé?

PAGENEL

Parbleu! Je l'ai présenté à Delphine... Je crois même que j'ai fait une petite gaffe...

LEBARDIN

Diable!

PAGENEL

Oui, figure-toi que je lui ai dit que je venais ici...

LEBARDIN

Ici?... Tu lui as parlé de moi?

PAGENEL

Ça m'a échappé... mais ça n'est pas grave, il est très discret, le vicomte de Samblin... la discrétion de l'homme marié...

SUZANNE

Est-ce que vous lui avez parlé aussi de moi?

PAGENEL, penaud.

Oui... Et Delphine aussi lui en a parlé... Enfin, ça été la gaffe complète... Vous êtes fâchée ?

SUZANNE

Mais pas du tout... Il m'est parfaitement égal que Monsieur le vicomte de Samblin sache ou ne sache pas... Je préfère même qu'il sache.

PAGENEL

Alors, j'ai bien fait?

SUZANNE

Vous avez très bien fait.

PAGENEL

D'ailleurs, j'ai déjà remarqué que les gaffes ont souvent des conséquences très heureuses... Je vous quitte maintenant... Aïe ! aïe !

SUZANNE

Vous n'êtes pas pressé, asseyez-vous là une minute. Mais oui, asseyez-vous là... Allongez la jambe... voici un coussin... (Elle l'installe sur le canapé.) Attendez que la douleur soit passée et ne bougez pas, surtout ne bougez pas.

PAGENEL

Merci, Mademoiselle, merci.

SUZANNE

Vous sentez-vous mieux?

PAGENEL

Légèrement mieux.

SUZANNE

Si vous mettiez un peu de teinture d'iode au genou.

PAGENEL

Peut-être!...

LEBARDIN

Sur un cataplasme... avec du chloroforme et un œuf... C'est une recette de ma femme, une recette excellente.

SUZANNE

C'est ça, je vais vous la faire préparer. Nous disons?

LEBARDIN

Cataplasme de graines de lin.

SUZANNE

Quelques gouttes de teinture d'iode?...

LEBARDIN

Et un œuf... Seulement, l'œuf, je ne sais pas si on le met dans le cataplasme ou dessus...

SUZANNE

Ce doit être dedans...

(Elle sort).

SCÈNE VII

LEBARDIN, PAGENEL

PAGENEL, montrant à Lebardin.

Tu sais, mon vieux, tu abuses.

LEBARDIN

J'abuse de quoi?

PAGENEL

Moi aussi, j'ai abusé... Aussi, regarde dans quel état je suis.

LEBARDIN

Mais de quoi est-ce que j'abuse, à la fin?

PAGENEL

Elle est charmante, je le sais bien... mais

ce n'est pas une raison... pour... tout le temps...

LEBARDIN, *furieux.*

Qu'est-ce que tu dis?

PAGENEL

J'ai bien vu, tout à l'heure, quand je suis entré... Tu abuses... je t'assure...

LEBARDIN

Fiche-moi la paix, n'est-ce pas?

PAGENEL

Je rentre demain à Pressigny et je te conseille d'en faire autant.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME LEBARDIN

MADAME LEBARDIN, à la cantonnade.

Oui, ma fille, oui, on m'attend. Je vous dis qu'on m'attend.

LEBARDIN, stupéfait.

Ma femme !

PAGENEL, se levant péniblement.

Comment !... Ah ! par exemple...

MADAME LEBARDIN, menaçant.

Très heureuse de vous trouver tous les deux ensemble !

PAGENEL, bas, à Lebardin.

Laisse-moi parler... Tu n'as pas l'habitude. (A Madame Lebardin.) Tous mes respects, chère Madame... Nous sommes venus, votre mari et moi, prendre une tasse de thé chez un de mes amis... un de mes amis du ministère qui veut bien s'occuper de ma décoration!

LEBARDIN

C'est ça, nous l'avons rencontré ce matin au mariage de la nièce de Blanchet... et il nous a invités.

MADAME LEBARDIN

Et pendant qu'on mariait sa nièce, Blanchet, lui, venait vous voir à Pressigny. Oui, Monsieur, Blanchet est arrivé hier soir à Pressigny, une heure après votre départ. Il a dîné avec moi, Blanchet, et quant à sa nièce, il est fort heureux qu'elle ne vous ait pas attendu pour se marier ce matin, car elle a déjà trois

enfants. Vous êtes ici dans un appartement que vous avez meublé à l'intention de Mademoiselle Suzanne Borel, la petite receveuse des postes, que vous entretenez depuis son départ de Pressigny, comme M. Pagenel, votre ami et votre maître, fait de Mademoiselle Champin, rue de Prony, Delphine de son prénom, et 515-48 de son numéro de téléphone. C'est même la femme de chambre de cette personne qui nous a dit où vous étiez, moyennant une modique rétribution. Maintenant, Pagenel, faites-moi l'amitié de me laisser seule avec Monsieur et rentrez vous coucher le plus tôt possible, car vous avez une figure de papier mâché. C'est honteux.

LEBARDIN, bas à Pagenel.

Mais répond quelque chose, toi qui as l'habitude !

PAGENEL, même jeu.

Dans ce cas-là, il n'y a plus rien à répondre.

Ça y est, ça y est. (Haut.) Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Aïe! (A Lebardin.) Peux-tu m'envoyer chercher une voiture?

MADAME LEBARDIN

Prenez la mienne.

PAGENEL

Merci, chère Madame.

MADAME LEBARDIN

Voici le numéro. Elle est devant la porte. D'ailleurs, vous trouverez votre femme dedans.

PAGENEL

Hein!

MADAME LEBARDIN

Elle ne m'a pas quittée, Madame Pagenel; elle a dîné avec nous, hier soir, nous avons fait notre petite enquête ensemble. Soyez

assez aimable pour lui dire que je la rejoindrai à l'hôtel.

PAGENEL, ahuri.

Je n'y manquerai pas... Au revoir... Madame... Bien le bonsoir...

(Il sort en boitillant.)

SCÈNE IX

LEBARDIN, MADAME LEBARDIN,
Puis LA FEMME DE CHAMBRE

MADAME LEBARDIN

Maintenant à nous deux !

LEBARDIN

Augustine, je vais t'expliquer...

MADAME LEBARDIN

A nous deux, Monsieur. Que comptez-vous faire?

LEBARDIN

Ce que je compte faire?

MADAME LEBARDIN

Oui.

LEBARDIN, très naturellement.

Ce que je compte faire... Eh bien, je compte rentrer à Pressigny demain matin... parce que, ce soir, je crois qu'il n'y a plus de train... As-tu ton indicateur sur toi?

MADAME LEBARDIN

Ah ça! vous vous imaginez que cela va se passer ainsi? Je vous prends en flagrant délit et voilà tout ce que vous me répondez!

LEBARDIN

Tu me prends en flagrant délit de quoi?

MADAME LEBARDIN

D'adultère, Monsieur, d'adultère!

LEBARDIN

Mais non, ma bonne. Tu me trouves en habit et cravate blanche en train de soigner Pagenel qui a mal au genou. Tu ne peux pas dire autre chose.

MADAME LEBARDIN

Vous avez le toupet de dire que nous ne sommes pas dans l'appartement de Mademoiselle Suzanne Borel?

LEBARDIN

Mais oui, nous sommes dans l'appartement de Mademoiselle Borel, c'est vrai.

MADAME LEBARDIN

Ah! Et cet appartement a été meublé par vous, de vos deniers. Je vous défie de dire le contraire, je vous en défie. Dites-donc le contraire?

LEBARDIN

Je pourrais le dire, si je voulais, oui je pourrais le dire, mais je ne le dirai pas. Oui! il a été meublé par moi, l'appartement. Il m'a coûté dix-sept mille cinq cents francs.

MADAME LEBARDIN, éclatant.

Ainsi vous avouez que vous avez une maîtresse à Paris, vous l'avouez avec un cynisme monstrueux!

LEBARDIN

Alors! tu t'imagines qu'il suffit d'entretenir une femme pour qu'elle soit votre maîtresse? Ce serait trop commode! Ah! tu es bien de la province, toi! Je n'ai aucune maî-

tresse, je répète et j'insiste, je n'ai aucune maîtresse.

MADAME LEBARDIN

Et vous pensez que je vais gober de pareilles balivernes! C'est trop fort à la fin, je commence à en avoir assez.

LEBARDIN

Et moi donc!

MADAME LEBARDIN

Vous dites?

LEBARDIN

Je dis que moi aussi, je commence à en avoir par-dessus la tête! Est-ce que je t'ai jamais fait un mensonge? Est-ce que je t'ai jamais raconté seulement une blague? Quand je te dis que je n'ai pas de maîtresse, tu n'as pas le droit d'en douter, tu n'en as pas le droit, tu entends.

MADAME LEBARDIN

Mais attrape-moi donc tout de suite, attrape-moi donc, ce sera plus simple... !

LEBARDIN

Mais j'agirais comme Pagenel qui a trompé sa femme au bout de six mois de mariage, tu ne me parlerais pas autrement! Est-ce que je n'ai pas toujours été un mari excellent? Un mari fidèle? Mais j'en arrivais à être ridicule de fidélité! Oui, Madame, ridicule! Vous ne comprenez pas ça, vous... Les femmes ne saisissent pas ces nuances-là. Et voilà qu'au bout de vingt ans, tu te mets tout d'un coup à devenir soupçonneuse et accariâtre.

MADAME LEBARDIN

Moi!

LEBARDIN

Tu te mets à me guetter, à me surveiller...

MADAME LEBARDIN

Moi?

LEBARDIN

Je ne peux plus faire un pas sans t'avoir sur mes talons!

MADAME LEBARDIN

Moi!

LEBARDIN

Il ne te manque plus que de me faire suivre par la police. Et aujourd'hui, parce que je fais un malheureux petit voyage à Paris, et Dieu sait si j'y ai fait du mal à Paris! parce que je dépense dix-sept mille cinq cents francs à acheter des meubles, tu me traites comme le dernier des derniers. C'est à vous dégoûter de la vertu et de la bonne conduite, ma parole d'honneur!

MADAME LEBARDIN

Voyons, ne te fâche pas... J'ai peut-être exagéré...

LEBARDIN

Tu m'as fait beaucoup de peine. Tu entends, Augustine, tu m'as fait beaucoup de peine.

MADAME LEBARDIN

Enfin, voyons! tu ne peux pourtant pas dire que c'est moi qui ai tort ?

LEBARDIN, sévèrement.

Je veux bien oublier tout cela, à une condition.

MADAME LEBARDIN

Laquelle ?

LEBARDIN

Tu ne me parleras plus jamais de cette histoire-là. Tu entends? Jamais plus! tu n'y feras plus allusion jamais! jamais! Tu me le promets? Tu me le jures?

MADAME LEBARDIN

Que veux-tu que je réponde? Je suis ahurie... Si tu cherchais à m'ahurir... tu y es arrivé...

LEBARDIN

Embrasse-moi, Augustine.

MADAME LEBARDIN

Voilà, mon ami, voilà... (Elle l'embrasse.) Je suis ahurie...

LEBARDIN

Là, remets-toi, je te pardonne, ma bonne vieille. Maintenant, tu vas rentrer à l'hôtel.

MADAME LEBARDIN

J'aime autant ça... parce que je ne sais plus où j'en suis. Est-ce que tu m'accompagnes?

LEBARDIN

Oui, mais avant... (Il appuie sur un timbre.) j'ai encore quelque chose à faire.

(Entre la femme de chambre.)

LA FEMME DE CHAMBRE

Monsieur désire?

LEBARDIN

Veuillez dire à Mademoiselle que ma femme, Madame Lebardin, vient d'arriver et que je l'accompagne à l'hôtel. Veuillez lui demander aussi si elle pourra me recevoir dans une demi-heure environ.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, Monsieur.

Elle sort.

MADAME LEBARDIN

Comment, tu vas revenir?...

LEBARDIN

J'ai deux mots à dire à Mademoiselle Borel. Tu comprends, n'est-ce pas?... Tu comprends que je ne peux pas rentrer à Pressigny sans prévenir Mademoiselle Borel. Tu le comprends, n'est-ce pas?

MADAME LEBARDIN

Je le comprends... Oui, je le comprends... sans le comprendre. Mais enfin... s'il le faut...

LEBARDIN

Il le faut absolument.

(Rentre la femme de chambre.)

LA FEMME DE CHAMBRE

Mademoiselle attendra Monsieur dans une demi-heure.

LEBARDIN

Bien... (A sa femme :) Tu vois comme c'est simple.

MADAME LEBARDIN

C'est très simple.

LEBARDIN

Allons, viens !... (A la bonne :) Dans une demi-heure.

(Sortent Madame et Monsieur Lebardin.)

SCÈNE X

LA FEMME DE CHAMBRE, puis SUZANNE

(Sonnette du téléphone.)

LA FEMME DE CHAMBRE

Allô! allô! Oui, Madame est là... on téléphone de Pressigny? Je préviens Madame.

Veuillez attendre une minute... Ah! la voici... (A Suzanne qui entre :) Madame, on vous demande au téléphone, de Pressigny.

SUZANNE

Bien...

(Elle va au téléphone. Sort la femme de chambre.)

SCÈNE XI

SUZANNE, seule au téléphone, puis LA FEMME DE CHAMBRE

SUZANNE, seule.

Ah! c'est toi, Riri, bonsoir... Comment vas-tu? Tu n'es pas encore couchée à cette heure-ci... Ah! ah? l'inspecteur?... Eh bien! qu'est-ce qu'il a dit l'inspecteur?... Allô! oui, j'écoute... Il n'est pas content?... Il veut me faire nommer ailleurs qu'à Pressigny... Dans

le Midi? J'aime mieux ça... Oui, j'irai dans le Midi, et tu m'accompagneras... Allô! Mais non, ma pauvre petite, je ne veux pas rester à Paris... C'est comme ça... Je ne veux pas... Oui, j'en ai déjà assez... Quoi? Qu'est-ce que tu chantes?... Mais non, par exemple! Mais non... En voilà une question! Il ne manquerait plus que ça... Rien du tout! Dame! évidemment! il a été bien attrapé... Il ne s'attendait pas à... Mais il est gentil tout de même. Sa femme est venue le chercher... Oui, ça a dû être drôle... Et je suis toute seule... Allô! Oh! non, je suis tout à fait décidée... Maintenant. J'en ai assez de cette expérience... Nous irons dans le Midi, Riri, nous irons dans le Midi... mais tu sais, être cocotte, ça n'a aucune espèce d'intérêt. Tu ris?... Tu voudrais bien voir? Tu peux t'en rapporter à moi... C'est une vie assommante... Je crois que pour être cocotte, il faut s'y prendre de bonne heure... Au revoir... Téléphone-moi demain à midi, j'aurai pris une résolution... Allô!... bonne nuit.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant, une carte à la main.

Ce Monsieur demande si Madame peut le recevoir?

SUZANNE, lisant.

Monsieur le vicomte de Samblin. (Réfléchissant.) Dites que je regrette beaucoup... mais qu'il m'est impossible en ce moment-ci...

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, Madame.

(Elle sort.)

SUZANNE, seule.

Ça n'en finirait plus, si je le revoyais. (Un temps.) Ça n'en finirait plus.

LA FEMME DE CHAMBRE, revenant avec une autre carte.

Madame!...

SUZANNE

Quoi? Un autre Monsieur?

LA FEMME DE CHAMBRE

Non, le même... il a écrit quelque chose sur sa carte.

SUZANNE

Voyons... (Lisant.) « Je n'ai qu'un mot à vous dire... » (Parlé.) Allons! faites entrer. (Sort la femme de chambre. Suzanne seule.) Au fond, il doit être très vexé.

(Entre le vicomte.)

SCÈNE XII

LE VICOMTE, SUZANNE

LE VICOMTE

Excusez-moi, si j'ai insisté, Mademoiselle.

SUZANNE

Il n'y a pas de mal, Monsieur le vicomte. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE VICOMTE

Votre santé est bonne ?

SUZANNE

Excellente, je vous remercie.

LE VICOMTE

J'ai rencontré Pagenel aux Folies-Bergère. . c'est lui qui m'a appris...

SUZANNE

Je sais cela... je sais cela...

LE VICOMTE

Je comptais le trouver ici... avec... avec...

SUZANNE

Avec Monsieur Lebardin. Ils y étaient tous les deux, il n'y a qu'un instant... Ils ont été obligés de sortir.

LE VICOMTE

Et vous êtes toute seule?

SUZANNE

Je suis toute seule. Il y a quelque temps que je n'avais eu le plaisir de vous voir, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE

Oui, depuis...

SUZANNE

Depuis votre mariage.

LE VICOMTE

En effet... en effet... Il s'est passé bien des choses depuis ce temps-là.

SUZANNE

Bien des choses.

LE VICOMTE

Et pourtant, il n'y a pas longtemps.

SUZANNE

Un mois.

LE VICOMTE

Croyez bien, Mademoiselle, que si je ne vous ai pas adressé mes compliments au sujet de votre changement de position, c'est que je l'ignorais... Dès que je l'ai su, vous voyez, je suis venu tout de suite.

SUZANNE

Trop aimable.

LE VICOMTE

Ah! vous êtes délicieusement installée.. mes compliments. Il n'y a pas de comparaison avec un bureau de poste.

SUZANNE

Aucune comparaison.

LE VICOMTE, se levant brusquement.

Ce qui me stupéfie, par exemple, ce que je ne m'explique pas, et ce que je ne m'expliquerai jamais, c'est que vous ayez accepté de Monsieur Lebardin, une chose que je vous ai proposée, moi, et que vous avez refusée... Car enfin, je vous l'ai proposé d'être ma bonne amie... je vous l'ai proposé formellement... Et c'est Monsieur Lebardin que vous avez préféré... Si vous pouvez m'expliquer ça !

SUZANNE, ironiquement.

Il y a dans la vie une foule d'événements qu'on ne peut pas expliquer et qui arrivent tout de même.

LE VICOMTE

C'est ça qui me stupéfie le plus. Alors, vous ne m'aimez plus ?

SUZANNE

Écoutez, Monsieur le vicomte, trouvez-vous qu'il y ait un intérêt quelconque à prolonger cette conversation?

LE VICOMTE

Mais oui, il y a un intérêt, un intérêt très grand... parce que moi, maintenant, je vous aime!... parfaitement, je vous aime. Tenez, voilà encore une de ces choses que l'on ne peut pas expliquer et qui arrivent tout de même.

SUZANNE

Allons donc! Monsieur le vicomte, vous badinez!

LE VICOMTE

Oh! je ne vous aimais pas, à Pressigny, lorsque vous m'avez avoué... vous vous rappelez?... Non, à ce moment-là, je ne vous aimais pas... Je pensais à vous de temps en temps, souvent même, je me répétais ce que

vous m'aviez dit, mais ce n'était pas l'amour... Ça a duré comme ça jusqu'à mon mariage. Mais le jour de mon mariage, par exemple, il s'est passé une chose extraordinaire. Lorsque Monsieur le Maire m'a demandé : « Consentez-vous à prendre pour femme Madame veuve Lureau ? » Eh bien ! alors, tout d'un coup, pendant qu'il prononçait la phrase, je me suis aperçu que c'était vous que j'aimais ; j'ai répondu oui, tout de même, parce qu'il était trop tard. Mais j'étais furieux. Et maintenant, il n'y a pas d'erreur... C'est vous que j'aime, c'est vous ! Il est impossible que vous ne m'aimiez plus.

(Il s'aproche d'elle et lui prend la main.)

SUZANNE

C'est pourtant la vérité, Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE

Vous ne m'aimez plus ?

SUZANNE

Je ne vous aime plus... non... Et quand même je vous aimerais encore, je ne recommencerais pas l'expérience que je viens de faire... Non, décidément... Ce n'est pas ma vocation de détourner de leurs devoirs les hommes mariés.

LE VICOMTE

Les hommes mariés?... Ah! ah! elle est bien bonne...

SUZANNE

Quoi?... Vous êtes marié, je suppose?

LE VICOMTE

Comment, si je suis marié? mais je crois bien que suis marié... Je crois bien, puisque j'ai dit oui! Et même, à ce propos-là, je vais vous dire une chose, une chose que je n'ai encore dite à personne... Je suis cocu!

SUZANNE, lui prenant les mains.

Oh !...

LE VICOMTE

Parfaitement... Ma femme me trompe..

SUZANNE

Comment ! Hermance vous ?...

LE VICOMTE

Elle me trompe avec le docteur, avec ce cher docteur.

SUZANNE

Oh !

LE VICOMTE

Ça vous étonne ? Moi, ça ne m'a pas étonné... Vous vous rappelez ce que je vous disais dans le bureau de poste : c'est un mariage qui finira mal.

SUZANNE

En êtes-vous sûr?

LE VICOMTE

Si j'en suis sûr! Je les ai vus.

SUZANNE

Oh!

LE VICOMTE

D'ailleurs, je m'en doutais. Enfin, il y a trois jours, le docteur avait déjeuné avec nous. Après déjeuner, je prends mon fusil et je vais faire un tour dans le parc. Je propose au docteur de m'accompagner. Il préfère rester, soi-disant pour faire un bésigue. Ah! ah! Je les laisse donc tous les deux, ma femme et lui. Vous me direz : « Si vous aviez des soupçons, pourquoi les laisser ensemble? » Mais il est inutile de surveiller les femmes, ce qui est écrit est écrit. Je sors, je n'avais pas fait cent pas,

qu'il me part un lièvre entre les jambes. Je le tire, je le manque. Je lui envoie mon second coup, je le manque également. Cela m'étonne. Alors, je regarde mes cartouches. J'avais emporté du petit plomb, du plomb pour tuer les moineaux.

SUZANNE

Oui... oui...

LE VICOMTE

Je reviens précipitamment au château. Je rentre dans ma chambre et là, je constate...

SUZANNE

Oh!

LE VICOMTE

Parfaitement! C'était réglé : mon mariage était en train de très mal finir.

SUZANNE

Et qu'est-ce que vous avez fait?

LE VICOMTE

Je me suis jeté sur le docteur et je lui ai flanqué une pile. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en la lui flanquant, cette pile, je n'avais aucune animosité contre lui ; je pensais à vous tout le temps. Je la lui flanquais pour le principe, voilà tout. Mais ce qui m'arrivait m'était absolument égal. Le soir j'ai eu une conversation avec Hermance et nous avons convenu de divorcer, en employant un des moyens usités en pareil cas... Hermance épousera le docteur et moi, si vous n'aviez pas fait la bêtise que vous avez faite, je serais allé vous chercher dans votre bureau de poste, et je vous aurais épousée, parfaitement, je vous aurais épousée. Et voilà pourquoi je suis furieux que vous soyez devenue la bonne amie de cette brute de Lebardin !!..

(Entre Lebardin.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LEBARDIN

LEBARDIN

Bonsoir, mon cher vicomte. Ça va bien?

(Il lui tend la main.)

LE VICOMTE

Très bien. Et vous?

LEBARDIN, à Suzanne.

Mademoiselle, oserai-je vous demander la permission de dire deux mots en tête à tête à Monsieur de Samblin?

SUZANNE

Tout de suite?

LEBARDIN

Tout de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

SUZANNE

Moi... je vous laisse alors.

LEBARDIN

Mille fois aimable, Mademoiselle. D'ailleurs, ce sera très court.

(Sort Suzanne.)

SCÈNE XIV

LEBARDIN, LE VICOMTE

LE VICOMTE

Vous avez à me parler, Lebardin?

LEBARDIN

Voici, mon cher vicomte. J'ai entendu, moitié sans le vouloir et moitié en écoutant, la fin de la conversation que vous venez d'avoir avec Mademoiselle Borel... Et je viens vous donner un conseil, qui sera un conseil d'ami, quoique vous m'ayez appelé cette brute de Lebardin... (Mouvement du vicomte.) Ça ne fait rien.

LE VICOMTE

Et quel est ce conseil?

LEBARDIN

Eh bien! vous allez divorcer, n'est-ce pas?... J'ai entendu... Eh bien! quand vous aurez divorcé, épousez Mademoiselle Borel, épousez-là. Vous n'avez que ça à faire, c'est moi qui vous le dis.

LE VICOMTE

Elle est bonne! Vous me conseillez d'épouser votre maîtresse.

LEBARDIN

Ça! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à s'imaginer que j'ai une maîtresse? Je vous dis que je n'en ai pas... que je n'en ai jamais eu... et au train dont vont les choses, il est probable que je n'en aurai jamais.

LE VICOMTE

Comment! vous voulez me faire croire que vous n'avez pas?...

LEBARDIN

Non!

LE VICOMTE

Que vous n'avez?...

LEBARDIN

Non!

LE VICOMTE

Que vous?...

LEBARDIN

Non.

LE VICOMTE

Ce serait curieux, ça, par exemple, ce serait curieux!... Mais allons donc!... vous vous moquez de moi; naturellement, vous êtes un galant homme... Merci, je sors d'en prendre.

LEBARDIN

Enfin, aimez-vous Mademoiselle Borel, oui ou non?

LE VICOMTE

J'aime Mademoiselle Borel... certainement mais de là à épouser une femme à qui vous venez d'offrir des mobiliers somptueux, il y a loin, mon bon, il y a loin.

LEBARDIN, réfléchissant.

Ce n'est pas moi qui ai offert ces meubles à Mademoiselle Borel.

LE VICOMTE

C'est un autre! C'est encore plus fort alors... Et qui est-ce?

LEBARDIN

C'est vous.

LE VICOMTE

Hein?

LEBARDIN

C'est vous, puisque vous allez me rembourser immédiatement les dix-sept mille cinq cents francs que cela m'a coûté.

LE VICOMTE

Moi!

LEBARDIN

De cette façon vous aurez mis dans ses meubles une femme que vous aimez et qui vous aime, et qui pourra accepter de vous une

chose qu'elle ne pouvait pas accepter de moi, attendu que je n'avais aucun droit à la lui offrir. Car Mademoiselle Suzanne Borel est une très vertueuse petite femme et celui qui lui ferait l'injure d'en douter aurait affaire à moi.

LE VICOMTE

Je vous avoue, Lebardin, que je suis très perplexe.

LEBARDIN

Voyons, si ce que je vous dis n'était pas la vérité, est-ce que j'aurais l'indélicatesse de vous demander les dix-sept mille cinq cents francs que vous allez me verser?

LE VICOMTE

Ça, évidemment.

LEBARDIN

Je ne suis pas pressé, d'ailleurs...

LE VICOMTE

Je vous les donnerai demain…

LEBARDIN

Maintenant, mon cher vicomte, je vous quitte… Je vais retrouver ma femme et lui annoncer cette bonne nouvelle. Mes plus respectueux hommages à Mademoiselle Borel. Décidément, je n'aurai jamais de chance avec les femmes.

(Il serre la main du vicomte et sort.)

SCÈNE XV

LE VICOMTE, seul.

Ça, ce serait curieux !… Ce serait curieux.

SCÈNE XVI

LE VICOMTE, SUZANNE, puis LEBARDIN

SUZANNE, entrant.

Il est parti, Monsieur Lebardin?

LE VICOMTE

Parti. (Lui prenant les deux mains.) Regardez-moi en face. C'est vrai ce qu'a dit Lebardin?

SUZANNE

Qu'est-ce qu'il a dit?

LE VICOMTE

Que vous... Enfin... Est-ce vrai?

SUZANNE

C'est vrai.

LE VICOMTE

C'est possible, c'est très possible, parce qu'avec les femmes, on ne sait jamais. Tenez, vous ne savez pas ce que je donnerais pour le croire !

SUZANNE

Mais vous n'êtes pas obligé de le croire, Monsieur le vicomte ; j'irais même plus loin : vous ne devez pas le croire. Moi, à votre place, je ne le croirais pas.

LE VICOMTE

Eh bien, tant pis ! je le crois. Vous serez ma femme. A demain !

SUZANNE, émue.

Ah ! (Un petit temps.) Eh bien ! non, pas à demain. (Elle lui enlève son chapeau et sa canne.)

LE VICOMTE, joyeux.

Quoi ?

SUZANNE, le regardant.

Oui!... et vous allez être bien obligé de le croire, maintenant, gros nigaud!

LEBARDIN, revenant.

Mille pardons, mon cher vicomte, mais j'ai oublié de vous remettre la clef.

RIDEAU

PARIS. — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE. — 7462.